This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ch
370
12

3 2044 037 447 430

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Ce 370.12

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828)

154661

UN POÈTE CHINOIS

DU

XVIIIe SIÈCLE.

YUAN TSEU-TS'AÏ,

SA VIE ET SES ŒUVRES,

PAR

C. IMBAULT-HUART

VICE-CONSUL DE FRANCE,

SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE POUR LA LANGUE CHINOISE,

ETC., ETC., ETC.

CHANG-HAI

1886

Ch 370.12

HARVARD COLLEGE
FEB 17 1911
LIBRARY.
Minot fund

21110

645

JOURNAL
OF THE
CHINA BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.

ARTICLE I.

UN POËTE CHINOIS DU XVIIIe SIÈCLE.

YUAN TSEU-TS'AI, SA VIE ET SES ŒUVRES.

PAR
CAMILLE IMBAULT-HUART,
Vice-Consul de France.

AVANT-PROPOS.

La poésie chinoise est un champ vaste et fertile resté jusqu'ici presque inexploité. Peu de sinologues se sont occupés de cette partie difficile de la littérature chinoise, et ceux qui l'ont fait ont surtout pris pour sujet d'étude ce que j'appellerais la poésie classique, c'est-à-dire le *Che-king* ou Livre des Odes, le poëme *Li-sao* et les poésies de l'époque des T'ang. D'aucuns ont bien donné, par aventure, des traductions de chansons, romances ou morceaux populaires, mais ces fragmens et lambeaux, épars ci et là, ne peuvent permettre d'avoir une idée juste de la muse chinoise de nos jours. Jusqu'à cette heure, les savans semblent avoir regardé avec le mépris le plus profond la véritable poésie moderne.

Quiconque connait tant soit peu l'histoire littéraire de la Chine s'explique facilement ce dédain. Du petit au grand, tout dans ce pays n'est qu'un pastiche de l'antiquité; les temps anciens constituent son âge d'or : ce qui s'est fait à l'époque de Yu le Grand, de Yaô, de Choun, de Confucius, doit se faire

encore aujourd'hui*. Ainsi raisonne et parle tout bon et patriote Chinois ; en industrie, en mécanique, en art militaire, en diplomatie, aussi bien qu'en littérature, il faut s'appliquer à imiter scrupuleusement les anciens. A ce prix seul on peut réussir. On n'écrit bien en chinois, ai-je dit ailleurs†, que si l'on se rapproche le plus possible du style antique, et celui qui, d'expressions et d'allusions cueillies à droite et à gauche dans les Canoniques, les Classiques et les meilleurs ouvrages postérieurs, arrive à faire une sorte de mosaïque dont les raccords ne sont pas perceptibles à l'œil, celui-là fait preuve d'une vaste érudition et est réputé un maître dans l'art d'écrire. De même que les prosateurs se sont toujours plu et se plaisent encore à modeler leurs productions sur les immortels écrits de Confucius et de ses disciples, de même les poëtes ont fait et font aujourd'hui encore tous leurs efforts pour imiter les vers du *Che-king* et de l'époque de T'ang.

Dans le Livre des Odes, la poésie chinoise est en quelque sorte à l'état d'embryon : la Muse y est comme étouffée. On en suit le développement progressif, encore lent, épeuré, mesuré, dans les poëtes plus modernes, mais c'est sous la dynastie des T'ang qu'on la voit prendre tout-à-coup son essor et s'élever à une hauteur depuis inaccessible. Sans s'astreindre, en effet, à suivre pas à pas leurs devanciers, les chefs de l'école poétique des T'ang entrèrent plus d'une fois dans la voie de l'innovation et surent principalement donner à leurs pensées un vivant d'expression et une teinte de coloris qu'on chercherait en vain ailleurs. Ils eurent le mérite et l'honneur de fixer la poésie d'une façon définitive et d'en établir à jamais les règles. Li T'aï-pŏ, Tou Fou, et les satellites moins brillans qui forment leurs cortège, ont eu le même sort chez les Chinois que La Fontaine, Corneille et Molière, chez nous. Ils sont devenus classiques : leurs œuvres sont restées de véritables modèles que les "Nourrissons postérieurs des Muses chinoises" n'ont pas cessé un seul instant de lire et d'étudier. Un choix de ces

* Qu'on me permette de citer en passant les paroles suivantes de Bossuet au sujet de l'Egypte ; elles s'appliquent aussi admirablement à la Chine : "Une coutume nouvelle y était un prodige : tout s'y faisait toujours de même, et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses, maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois" (*Discours sur l'Histoire Universelle, Révolutions des Empires*, chap. III).

† *Les instructions familières du Dr. Tchou Pŏ-lou*, préface p. XIII.

poésies, *ad usum Delphini*, est religieusement mis entre les mains des écoliers pour leur apprendre à faire des vers, pour exercer leur mémoire et former leur goût. L'estime que la *gent lettrée* professe pour ces poëtes a été traduite dans le dicton suivant :

Lisez les trois cents stances des T'ang :
Alors seulement vous pourrez faire des vers.

Sans aller jusqu'à prétendre d'une manière absolue que la poésie des T'ang a été à la moderne ce que la grecque fut, en Europe, à la latine, on pourrait cependant, pour mieux faire sentir les attaches qui lient l'une à l'autre, employer la spirituelle et pittoresque expression que Victor Hugo appliquait naguères à Virgile par rapport à Homère, et dire que la seconde est pour ainsi dire la *lune* de la première. Imiter la poésie du *Che-king* et des T'ang a été un devoir sacré pour tout poëte chinois : que dis-je ? c'est encore celui des littérateurs de nos jours. Mais l'imitation n'est pas une : elle a des degrés ; si elle a été servile pour certains poëtes sans imagination. sans talent, destinés à être emportés sans merci par la *vague des ans*, elle a été *libre* pour ceux qui ont mérité de passer à la postérité : ces derniers ne se sont pas attachés à la *lettre* des modèles et ont pris garde de produire un calque poétique. Ils n'ont voulu mettre dans leurs vers qu'un *pâle reflet* des œuvres de la grande époque.

On comprend dès lors comment les savans ont été fatalement attirés vers ces poésies célèbres, tant de fois vantées, tant de fois citées, et pourquoi ils les ont traduites en premier lieu : il fallait apprécier les modèles avant que de songer à aborder les imitateurs ; il était de toute nécessité de traduire *Homère* avant que de feuilleter *Virgile*. Quiconque désire se livrer à l'étude de la poésie chinoise doit en effet commencer par la lecture du *Che-king*, de Li T'aï-pŏ et de Tou Fou : autrement, on ne serait jamais sûr d'en comprendre les finesses et les allusions. La science sinologique peut donc avec raison remercier les savans d'avoir entrepris la tâche ardue de faire connaître en Europe ces œuvres poétiques : mais elle ne saurait manquer de s'étonner, à bon droit, qu'ils se soient arrêtés brusquement dans le chemin où ils avaient fait leurs premiers pas, et qu'ils aient pu penser que les poëtes modernes ne méritaient pas d'être connus.

En effet si, chez nous, on admire les maîtres de la poésie latine du temps de César et d'Auguste, on n'en goûte pas moins les auteurs de la décadence ; de même en Chine, on vénère en classiques Tou Fou et Li T'ai-pŏ, on les prend comme modèles de

style et d'élégance, mais on ne se lasse pas toutefois de lire et de relire les nombreuses pièces dues aux pinceaux brillans de 蘇軾 *Sou Che* ou 蘇東坡 *Sou Toung-pŏ*, de la dynastie des Soung (1036-1101), des empereurs K'ang-chi, Young-tcheng, Kien-loung, et de 袁子才 *Yuan Tseu-t'saï*, l'un des plus célèbres écrivains de la dynastie actuelle.

Frappé, il y a bientôt deux ans, du peu d'estime que les sinologues semblaient avoir à l'endroit de la poésie chinoise, j'entrepris d'étudier la Chine poétique dans les trois phases de son histoire, à son éclosion dans le *Che-king*, durant son épanouissement sous les T'ang et pendant son étiolement successif sous les dynasties suivantes*. Après avoir parcouru, la plume à la main, les recueils classiques de Tou Fou et de Li T'ai-pŏ, les collections volumineuses de Sou T'oung-pŏ, de K'ang-chi, de Young-tcheng et de K'ien-loung, j'en vins à attaquer les essais poétiques de l'Académie de 隨園 *Soueï-yuan* (jardin de Soueï) dont le chef ou le président fut ce Yuan Tseu-ts'aï que je viens de citer. Ce livre, fort prisé en Chine, où il a sa place sur les rayons d'une bibliothèque choisie, est, je crois, inconnu des sinologues : du moins je ne sache pas que l'on ait jamais extrait et traduit quoique ce soit des huit *t'aô* ou volumes dont il se compose. Le nom même de celui qui y tient la place d'honneur passe peut-être ici pour la première fois sous les yeux du lecteur : Yuan Tseu-ts'aï est bien cité dans le petit dictionnaire biographique de Mayers, mais ce savant et regretté sinologue ne lui consacré que deux lignes d'un laconisme désespérant. Les autres ouvrages sur la Chine que j'ai été à même de consulter sont tous muets à son égard. Le hasard a fait que nul n'a encore songé à sonder la mine littéraire que Yuan et ses disciples nous ont laissée, et à en exploiter les richesses au profit de la science.

La lecture rapide que je fis d'abord du 隨園三十種 *Soueï-yuan san-che-tchoung* (tel est le titre de ce recueil), me parut attrayante, mais, l'ayant recommencée peu après avec plus de soin,

* " A Chinese writer in his preface to a collection of poems, compares the progress of poetry in China, to the gradual growth of a tree. The celebrated *She-king* 詩經 he compares to the roots ; when *Soo* and *Le* (蘇李) flourished, the buds appeared ; in the time of *Kien-ngan* 建安 (cf. Mayers, *Manual*, No. 759) there were abundance of leaves, but during the dynasty Tang, many reposed under the shade of this tree and there were rich supplies of flowers and fruit," Morrison, *Grammar*, Serampore, 1815.

je la trouvai fort intéressante, non seulement par ce qu'elle m'ouvrait une percée sur la poésie et la littérature modernes, mais aussi parce qu'elle m'enseignait un chapitre curieux et jusqu'ici inédit de l'histoire littéraire de la Chine.

C'est ce chapitre que j'ai essayé d'esquisser rapidement dans les pages qui suivent, en faisant connaître pour la première fois un émule et un rival en poésie des empereurs K'ang-chi et K'ien-loung, et en signalant l'influence qu'un des plus illustres écrivains de la dynastie des Ts'ing eut sur la littérature de son temps. Au cours de cette étude succinte, j'ai tenté de tracer un crayon fidèle de Yuan Tseu-ts'aï et d'indiquer les traits les plus saillans et les plus expressifs de sa physionomie littéraire et morale* : je me réserve de m'étendre plus tard sur ses ouvrages eux-mêmes et d'en traduire de nombreux fragmens. Les poésies qui accompagnent cet article suffiront au lecteur impartial, je l'espère, pour apprécier sainement et en connaissance de cause le talent du poëte, et pour reconnaître que la poésie moderne ne mérite pas l'oubli dans lequel on l'a trop longtemps laissée et qu'elle a autant de droits que celle des T'ang à passer dans nos langues européennes.

I.

Yuan Tseu-ts'aï naquit dans les dernières années du règne de l'empereur K'ang-chi, le contemporain et le rival asiatique de Louis XIV, en 1716, dans le district de 錢塘 Ts'ièn-t'ang qui forme avec celui de 仁和 Jèn-'hô la ville de Hang-tchéou, capitale de la province du Tche-kiang†. 袁 *Yuan* était son *sing*

---

* " On ne peut tout dire de chaque auteur ; il n'est besoin que d'en dire assez pour bien marquer le sens de sa manière, et donner *au lecteur* l'envie d'en savoir plus en recourant à l'original ; mais il faut, à la rigueur, lui en avoir déjà offert et servi un assez ample choix *(d'extraits)* pour que, même sans aller s'informer au delà, il en garde un souvenir propre, et attache au nom connu une idée précise *(Sainte-Beuve)*." Ce passage de notre grand critique eût pu être l'épigraphe de cette étude.

† Les détails biographiques mis en œuvre dans ce travail sont principalement extraits de l'ouvrage intitulé 國朝先正事畧 *Kouô-tch'aô-siên-tcheng-che-liô*, Biographies des Hommes Célèbres de la dynastie actuelle, par 李元度 *Li Yuan-tou*, surnommé 次青 *Ts'eu-ts'ing*, de 平江 *P'ing-kiang*. Cet utile recueil, sorte de Bouillet chinois, est divisé en 60 livres et comprend plus de mille biographies. L'article consacré à notre poëte sous le titre de 袁簡齋先生事畧 *Yuan-kièn-tchaï-siên-cheng-*

on nom patronymique ; 子才 Tseu-ts'aï, son *ming* ou prénom, ou plutôt son *post-nom*, puisqu'en Chine le second se place toujours avant le premier : mais lui-même prit plus tard le surnom de 簡齋 *Kièn-tchaï*, sorte de *nom de plume* ou de *pinceau* sous lequel il fut généralement connu dans le monde littéraire. Après sa mort on lui décerna le 諱 *houeï* ou *appéllation* de 枚 *Meï* qui fut inscrite sur sa tablette ancestrale. Il est donc souvent désigné sous les noms de 袁簡齋 *Yuan Kien-tchaï* et de 袁枚 *Yuan-meï*. Ses contemporains l'appelèrent 隨園先生 *Soueï-yuan Sièn-cheng*, le Docteur (ou Maître) du jardin de Soueï, à cause d'un jardin qu'il avait acheté près de Nanking, où, comme on le verra plus loin, il se retira vers le milieu de sa vie.

Les biographes chinois ne nous fournissent aucun détail sur la famille de Yuan Tseu-ts'aï, ni sur les premières années de celui-ci. Heureusement que Yuan lui-même a eu soin, dans ses *Notes et Réflexions** de semer quelques souvenirs précieux à ce sujet. Sa famille était loin d'être riche : sa mère était restée à Hang-tchéon avec plusieurs garçons et filles en bas âge et faisait des prodiges d'économie pour les élever, tandis que son père remplissait, dans des provinces éloignées, auprès de hauts fonctionnaires, les fonctions de secrétaire. Les appointemens du père n'étaient pas considérables et l'argent ne semble pas avoir été un visiteur constant de la maison des Yuan. "J'étais si pauvre dans ma jeunesse, a écrit Yuan Tseu-ts'aï,† que je ne pouvais pas acheter de livres quoique j'aimasse ceux-ci jusqu'à la passion. Chaque fois que je passais devant la boutique d'un libraire l'eau m'en venait à la bouche‡ : avec amertume je parcourais les livres, mais les prix en étaient trop élevés, je ne pouvais me les

---

che-liô est au livre XLII, classe de la littérature (苑文). La préface de l'auteur est datée de la cinquième année T'oung-tche (1867). Les ouvrages de Yuan Tseu-t'saï, et notamment le 隨園詩話 *Soueï-yuan-che-'houâ*, collection de notes, d'opinions, de réflexions de Yuan, comprise dans le *Soueï-yuan-san-che-tchoung*, m'ont fourni de nombreaux renseignemens. Les poésies elles-mêmes, comme on le verra, ont été souvent mises à contribution ; elles permettent en effet de connaître à fond la figure littéraire et morale de Yuan Tseu-ts'aï, et nous montrent en quelques sorte à nu le caractère et l'âme du poëte.

* 隨園詩話 *Soueï-yuan-che-'houâ*, passim.

† *Soueï-yuan-che-'houâ*, livre V.

‡ 每過書肆垂涎.

procurer. Dans mes rêves je revoyais ces ouvrages*." Toute peu fortunée qu'elle fût, sa famille, qui avait de bonne heure reconnu en lui de grandes aptitudes pour les études littéraires, ne voulut pas cependant le mettre dans une école et lui donna un habile précepteur choisi parmi les maîtres les plus distingués de 'Hang-tchéon. Le jeune Yuan profita rapidement des excellentes leçons de son professeur et, à peine arrivé à l'âge de raison, il montra un amour persévérant pour les Belles-lettres en général et un goût tout particulier pour la poésie : il avait neuf ans quand il commença à s'essayer dans cet art difficile et à faire des vers à l'imitation des anciens.

Dans une page charmante de ses *Notes*, Yuan Tseu-ts'aï a raconté comment se fit jour son inclination naturelle pour la poésie† : "Lorsque j'étais jeune, dit-il, ma famille était pauvre ; je ne connaissais que les Quatre Livres et les Cinq Canoniques ; j'ignorais ce que c'était que la poésie‡. Un jour que mon maître était sorti, un de ses amis, 張自南 *Tchang Tseu-nan*, vint à la maison apporter un livre pour demander à le vendre, et laissa pour mon maître un billet ainsi conçu : "Il se trouve que j'ai grand besoin d'argent : je vous offre ce *Kou-che-chuan*, Choix d'anciennes poésies§, en quatre volumes, et je vous prie de m'avancer dessus deux étoiles d'argent (*i.e.*, deux *ts'ien*)‖ ; grâce à cela, je pourrai réellement revivre, et les plus nombreuses paroles ne parviendront pas à exprimer ma reconnaissance." Ayant vu ce billet, mon oncle 章升扶 *Tchang Cheng-fou* dit à ma mère : "Il faut vite donner ce que demande ce Tchang Tseu-nan qui écrit si lamentablement pour avoir deux étoiles d'argent. Il peut laisser les poésies ou les emporter, comme il voudra." J'avais alors neuf ans ; je parcourus cet ouvrage et crus avoir

* "Lorsque je fus devenu fonctionnaire, ajoute-t-il, j'achetai dix mille volumes : mais je n'avais plus alors le temps de lire ; ainsi quand on est jeune, on a des dents solides, mais la pauvreté empêche que l'on mange (ce qu'on désire); lorsqu'on est vieux, on a devant soi quantité de bonnes choses, mais les dents et l'estomac ne permettent plus d'y goûter. Cela ne fait-il pas soupirer ?" *Souei-yuan-che-'houâ, loco citato.*

† *Souei-yuan-che-'houâ*, livre VI.

‡ 不知詩爲何物.

§ 古詩選. Ce *choix* a été fait par 王士禎 *Ouang Che-tcheng* de 濟南 *Ts'i-nan*, homme d'Etat distingué et critique judicieux (1634-1711, cf. Mayers, *Chinese reader's Manual*, p 246). Il est divisé en deux parties : l'une comprenant les pièces écrites en vers de cinq pieds (五言), l'autre, celles en vers de sept pieds (七言).

‖ 銀二星.

trouvé une vraie perle : il commençait par dix-neuf stances d'anciennes poésies et prenait fin à l'époque des T'ang. Dès lors, aussitôt que mon maître était sorti, ou lorsque j'étais en vacances à la fin de l'année, je récitais les pièces du *Kou-che-chuan* et m'efforçais de les imiter de mon mieux. C'est ainsi que je me mis à étudier la poésie."

Yuan Tseu-ts'aï passa son enfance et sa jeunesse dans l'étude des Classiques, des Canoniques et des principeaux monumens de la littérature chinoise : sous l'habile direction de ses professeurs, il disséqua les meilleurs auteurs, se les assimila, et parvint, en suivant leurs traces, à manier le pinceau avec une dexterité peu commune. Les Belles-lettres étaient sa vocation : il ne voulait point sortir de leur domaine, il s'y prélassait avec amour. Son objectif était la *science*, et non pas, comme la plupart des jeunes chinois, la réussite aux examens universitaires et l'obtention de diplômes qui ouvrent d'ordinaire la porte du fonctionarisme et de la fortune. C'est ainsi qu'il atteignit l'âge de vingt-et-un ans sans s'être présenté encore, malgré ses talens réels, aux corcours pour le baccalauréat.

A cet âge, une circonstance toute fortuite le mit en lumière et lui annonça pour ainsi dire l'avenir qui lui était réservé. Son père était alors secrétaire au prétoire de 金鉷 *Kin Koung*, gouverneur de la province du Kouang-si. Yuan alla un jour lui rendre visite : le gouverneur, à qui le jeune lettré fut présenté comme un "savant en expectative," voulut mettre celui-ci à l'épreuve et lui demanda de composer quelques vers sur un tambour de bronze placé dans son *yamen*. Yuan saisit immédiatement un pinceau et composa instantanément une pièce de vers sur ce sujet difficile et prêtant si peu à la poésie. Kin Koung fut émerveillé autant de la promptitude avec laquelle le fils de son secrétaire avait improvisé ces stances, que des pensées gracieuses qu'il avait su couler dans ces vers : il pensa qu'un talent si précoce devait conduire rapidement Yuan Tseu-ts'aï à une célébrité littéraire et peut-être même à de hautes dignités, et il envoya un rapport spécial à l'empereur pour lui recommender le jeune poëte et le prier de permettre à celui-ci de se présenter, à côté de vieux lettrés "blanchis sous le harnois," au concours extraordinaire qui allait avoir lieu pour tous les savans de l'empire.

L'empereur K'ien-loung, alors sur le trône, venait en effet de décréter une session de l'examen spécial appelé *Pô-chiô-*

*'houng-ts'eu**, et faisait appel aux plus célèbres littérateurs de ses vastes Etats (1736). Dans la lice, devaient se trouver en présence et rivaliser d'érudition et de talent, tous les lettrés de l'empire renommés par leur ouvrages et leurs savoir et qui, soit qu'ils n'eussent pas réussi aux examens ordinaires (affaire de chance aussi bien en Chine qu'en Europe), soit qu'eux-mêmes n'eussent pas voulu les affronter, n'avaient pas encore obtenu de degrés universitaires. Cette joûte devait avoir lieu durant le neuvième mois (septembre) dans la salle du palais 保和殿 *Paô-'hô-tièn*, sous l'œil auguste de l'empereur même†. Plus de deux cents lettrés se présentèrent : mais, comme toujours en pareille occurrence, il y eut beaucoup d'appelés et peu d'élus, et Yuan Tseu-ts'aï, le plus jeune de tous les concurrens, dit son biographe, se trouva parmi ces derniers. La jalousie de quelque vieil examinateur, furieux de voir un si jeune candidat lutter avec les plus savans de l'empire, fut peut-être la seule cause qui l'empêcha de réussir! Ce ne fut toujours point l'insuffisance de ses connaissances, car, deux ans après, il était reçu *Kiu-jen* ou *licencié* à l'examen de Péking (1738) et, l'année suivante, il devenait *tsin-che* ou *docteur* (1739).

En conformité des règlemens si minutieux qui régissent les examens chinois, Yuan Tseu-ts'aï, classé à ce dernier concours parmi les premiers, reçut le titre de 庶吉士 *Chou-ki-che*, ou bachelier Han-lin‡. Ainsi lui furent ouvertes les portes du *Han-lin-yuan* ou Académie de la Forêt de Pinceaux. Le jeune docteur dut alors suivre les cours du 庶常館 *Chou-tch'ang-kouan* pour se perfectionner dans la littérature : mais il parait qu'il n'avait aucune aptitude pour l'étude des langues ; il ne s'adonna pas en effet suffisamment à celle du Mandchou, et le peu de progrès qu'il avait fait de ce côté, le fit échouer à l'examen de sortie§. Ne pouvant dès lors collaborer aux doctes travaux des Immortels chinois, il fut réduit à accepter une place dans les rangs des fonctionnaires provinciaux : il reçut une charge de *Tche-chien* ou *Magistrat de district* dans la province du Kiang-nan.

---

* Voir à l'appendice une note sur cet examen.

† *Souei-yuan-che-'houâ*, livre VI, et *Biographies des Hommes Célèbres*.

‡ Voir pour les détails Mayers, *The Chinese Government*, p. 25.

§ Les *Chou-ki-che* qui réussissent à l'examen de sortie passent 檢討 *Kien-t'aô*, gradué du 3e. degré, ou 編修 *Pien-siéoû*, compilateur du *Han-lin-yuan* (Mayers, p. 25).

II.

Le district de 溧水 *Li-choueï*, dépendant de la préfecture de Nanking, fut le premier poste qu'occupa Yuan Tseu-ts'aï : de là il fut envoyé à 江浦 *Kiang-pou*, puis à 沭陽 *Chou-yang** ressortissant également à l'ancienne capitale du sud, et enfin à Nanking même, toujours en qualité de *Tche-chien*. Dans ces divers endroits il s'acquit une grande renommée d'habile et intègre administrateur : plein de zèle, juste et équitable, compatissant aux maux des habitans, il s'efforçait toujours de se mettre en contact quotidien avec ses administrés, d'écouter patiemment leurs réclamations et de trancher leurs différends bien plus d'après la loi naturelle que d'après les codes qui, en Chine comme ailleurs, sont quelquefois injustes. Il avait en quelque sorte deviné la maxime de Châteaubriand : "Le salut d'un peuple dépend plus encore de l'administration que des lois." Il fit disparaitre des prétoires nombre d'abus existans et mit à la raison les *yâ-y* ou *satellites*, cette vermine des tribunaux chinois qui ronge tout ensemble plaignans, défendeurs et témoins. Il avait accoutumé de dire que "les magistrats doivent tenir sévèrement en bride leurs esclaves et leurs satellites pour qu'il n'y ait aucun obstacle entre eux et le peuple "†. Aussi chacun avait-il libre accès auprès de lui : le premier venu pouvait venir déposer une plainte entre ses mains sans passer par des intermédiaires rapaces. Toute la journée, Yuan Tseu-ts'aï siégeait dans la grande salle d'audience de son prétoire dont les portes étaient ouvertes à tout venant : il écoutait avec soin les réclamations qu'on portait à son tribunal. Quand il ne s'agissait que d'affaires de peu d'importance ou de différends sans conséquence, Yuan jugeait immédiatement afin de ne pas perdre de temps.

Yuan Tseu-ts'aï s'appliqua surtout à réprimer les vols et les brigandages : il employa à cet effet, dit son biographe, un moyen qui réussit à souhait ; il réunit les 鄉保 *Chiang-paô* ou *Maires* des villages, placés sous sa jurisdiction et s'enquit minutieusement des voleurs et des vauriens de la localité ; puis, pour qu'on ne le trompât point, il fit des recherches dans les archives du district et compara les noms de ceux qui lui avaient été désignés

---

* Yuan Tseu-ts'aï a souvent parlé de ces divers endroits dans ses poésies : voir *passim* son *recueil*. livres XX, XXIV, XXX, XXV. XXVI.

† 爲守令者當嚴束家奴吏役使官民無壅隔.
Biographies des Hommes Célèbres.

avec ceux qui étaient inscrits dans les registres : sûr alors de n'être pas dans l'erreur, il fit afficher les noms de ces individus à la porte du prétoire et promit à tous que, s'ils ne commettaient aucune mauvaise action pendant l'espace de trois ans, il effacerait leurs noms ; " les vauriens n'osèrent plus sortir de chez eux."

L'auteur des *Biographies* rapporte plusieurs affaires que Yuan Tseu-ts'aï trancha avec autant d'intelligence que d'habileté. La première rappelle de loin le jugement de Salomon, quoique le grand roi n'eut pu régler de même la dispute de la *vraie* et de la *fausse* mère. Deux individus se disputaient la possession d'un terrain sis au delà de la rivière et de la grotte de Fang-chan (Montagne carrée)‖: ni l'un ni l'autre n'avaient de pièces pour prouver leurs prétentions. Ce procès durait depuis plusieurs années : on ne savait comment le terminer. Lorsque Yuan vit la montagne des pièces et documens ayant rapport à cette affaire, il dit en riant : " cela rappelle la plaine de 玉暢頓邱 *Yu-tch'ang-toun-kiéou* qui existait entre les deux pays de 晉 *Tsin* et de 鄭 *Tcheng* et que, au dire de Tsô Kiéou-ming, ces deux Etats se disputaient. Ce procès a duré déjà trop longtemps ; il a ruiné deux familles. Je vais vous le terminer." Il repoussa alors tous les documens, partagea le terrain contesté en deux parts qu'il distribua aux deux plaideurs et délivra à chacun d'eux un titre de propriété. " Ceux qui apprirent la manière dont la question avait été résolue furent transportés d'admiration."

Une autre fois, on amena à son tribunal un colporteur qui, possesseur d'un bateau, allait de rivière en rivière vendre de la toile. Un abordage venait d'avoir lieu entre le bateau de cet industriel et une canonnière de rivière : un des soldats appartenant à l'équipage de ce " navire de guerre " avait été noyé. Yuan vit immédiatement que le colporteur n'était coupable que d'une mort par imprudence, et pensa que si on poursuivait l'affaire, le pauvre homme ne saurait manquer de perdre tout ce qu'il possédait. Sous prétexte de s'assurer lui-même de la façon dont l'accident était arrivé, il se rendit sur le bord de la rivière où était amarrée la barque du colporteur : il ordonna à ce dernier de hisser sa voile, puis lui dit : " Profite du bon vent et vas-t-en !" On pense bien que l'inculpé ne se le fit pas dire deux fois Yuan donna ensuite quelque argent pour faire enterrer le noyé.

‖ Bourg dépendant du district de 嵐 *Lan*, préfecture de 太原 *T'aï-yuan*, province de Chan-si.

Ainsi finit l'instance qui eut certainement ruiné le négociant ambulant.

Un autre jour, Yuan fut saisi d'une affaire dont les conséquences eussent pu être fâcheuses pour lui s'il n'avait su la régler adroitement. Comme un vice-président de l'un des ministères, 尹會一 *Yn 'Houeï-y*, récemment nommé *Chiô-taï* ou *Examinateur*, se rendait à Nanking pour prendre possession de son poste, deux courriers à cheval, au verbe haut et à l'air insolent, bousculèrent son cortège et invectivèrent les gens de sa suite. Plainte fut portée devant le magistrat le plus voisin, mais les deux courriers se disant les serviteurs d'un prince du sang, le mandarin n'osa pas instruire l'affaire; Yuan, ne connaissant que son devoir, les fit arrêter incontinent et les interrogea: de leur interrogatoire il résulta qu'ils étaient porteurs d'une boîte contenant des lettres du maréchal Nien Keng au Vice-roi du Kiang-nan. Yuan ouvrit la boîte et y trouva dix lettres fort importantes et très compromettantes pour ces deux hauts fonctionnaires : il les brûla toutes, fit administrer quelques centaines de coups de bambou aux porteurs et les renvoya.

La treizième année K'ien-loung (1749), lors de la terrible famine qui ravagea le Kiang-nan, des gens de 銅井 *T'oung-kin*,* transportant du riz à 吳門 *Vou-meun*†, vinrent se plaindre qu'on leur avait volé leur cargaison. Comme la faim avait pu pousser les voleurs à commettre une telle action, Yuan Tseu-ts'aï ne voulut pas agir avec rigueur : il fit venir le chef de la bande et l'interrogea. Il découvrit ainsi que l'on n'avait nullement volé du riz aux plaignans, mais seulement empêché ceux-ci d'en vendre : le riz fut rendu aux gens de T'oung-kin et tous furent renvoyés chez eux. Avec intelligence et talent, dit son biographe, il tranchait les affaires de ce genre 其敏而能斷類此.

Yuan Tseu-ts'aï a narré lui-même dans une de ses *Notes* comment ses connaissances littéraires lui permirent un jour de régler une question délicate soumise à son tribunal. " En 1745, dit-il, j'étais *tche-chien* à Nanking. Le 15 du cinquième mois (avril) il s'éleva un grand vent; le jour fut tout obscuri. Une jeune fille de la ville, *Han* de son nom de famille, âgée de dix-huit ans, fut enlevée par le vent et transportée au village de T'oung-kin, à quatre-vingt-dix *li* de la ville. Les habitans de ce hameau lui demandèrent son nom, s'enquèrirent de sa famille

* Village à neuf lieues de Nanking.
† Un des noms littéraires de Sou-tchéou.

et, le lendemain, la reconduisirent chez elle. Or, cette jeune fille était déjà fiancée au fils du bachelier Li du quartier de l'Est. Ce Li douta que le vent ait pu transporter quelqu'un à quatre-vingt-dix *li* de distance, et soupçonna que la jeune fille avait eu quelque rendez-vous suspect. Il porta l'affaire devant le tribunal pour demander l'annulation du contrat. Sachant ce qu'il en était, je lui dis: "Jadis, un coup de vent a emporté une jeune fille à six mille *li* de distance: savez-vous cela?" Li ne le crut pas. Je pris l'ouvrage intitulé 陵川集 *Ling-tch'ouan-tsi*, de 郝文忠 *'Hô Ouen-tchoung*, de la dynastie des Yuan, et le lui montrai en disant: " 'Hô a été le fidèle ministre d'une dynastie: est-ce qu'il aurait voulu dire un mensonge? La jeune fille de Vou-meun (Soutchéou), enlevée jadis par le vent, épousa un homme qui devint plus tard premier ministre. Je crains bien que votre fils n'ait pas le même bonheur que ce dernier." Li lut le passage et fut très content. Les deux familles restèrent unies comme auparavant. Le Vice-roi Yn, ayant appris cette solution, dit: "On peut dire avec raison que, pour magistrats de districts, il faut employer des lettrés*."

Le Vice-roi de Nanking, 尹文端 Yn Ouen-touan, que Yuan a cité dans cette page, connaissait les talens du savant *tche-chien:* il avait la plus grande confiance dans son habileté et son expérience et, toutes les fois qu'il se présentait quelque affaire difficile à traiter, il avait recours à ses lumières. A plusieurs reprises, le Vice-roi signala à l'empereur le zèle, l'intelligence, l'aptitude pour l'administration et le profond savoir de son subordonné.

Aimé des ses chefs, chéri des populations†, Yuan semblait destiné à parcourir une brillante carrière: sans doute il fut parvenu aux premières dignités de l'Etat, si une grave maladie, due à un travail trop assidu et trop considérable (car il menait de front les études littéraires et les obligations de sa charge), ne l'eût contraint à demander un congé et à se confiner dans sa famille pendant quelque temps. Revenu à la santé, mais resté aigri et morose, il reçut l'ordre de se rendre dans la province du Chan-si

---

* *Souei-yuan-che-houâ*, livre IV.

† Notre poëte a écrit, dans ses stances 喜老 *chi-laô*, Plaisirs du vieil âge:

十載宰官身. 吏民尚懷德.

Pendant dix années je fus magistrat de district,
Mes employés et mes administrés se rappellent encore mes vertus.

pour y prendre la direction d'un district : là, malheureusement, il ne put s'entendre avec son chef direct le Vice-roi 'Huang Ning-kouei. De froissemens continuels, les deux mandarins en vinrent à des paroles acerbes : bref une brouille complète s'ensuivit. Ne voulant plus continuer à servir l'empereur dans des conditions si difficiles et si délicates, Yuan présenta une nouvelle demande de congé, que le Vice-roi, charmé de se débarrasser ainsi d'un inférieur qui le gênait et le contrecarrait souvent, appuya de toute son influence : Yuan fut autorisé à se retirer dans sa famille ; il avait alors quarante ans.

III.

Rentré dans la vie privée, maître à sa guise de tous ses instans, il s'adonna dès lors tout entier aux Belles-lettres, et, pour n'être point distrait de ses études par les soucis de ce monde, il fut se fixer dans un jardin qu'il avait acheté aux portes de Nanking, alors qu'il était l'un des *tche-chien* de cette ancienne capitale.

Dans ses *Essais littéraires*, il a laissé quelques notes sur ce jardin, son histoire, ses environs, etc. ; j'en extrais et traduis les passages suivans*.

"A deux *li* à l'ouest du pont de la porte septentrionale de Nanking, je trouvai le 小倉山 *siao-ts'ang-chan*, la Colline du Grenier. Se détachant de la montagne 清涼 *Ts'ing-léang*, cette hauteur formait deux pics et venait mourir au pied du pont : longue et étroite, elle faisait mille zigzags. Au centre était un étang limpide entouré de champs humides : son nom vulgaire était 乾河 *Kan-'hô* (Rivière sèche.) Le *Ts'ing-léang-chan* était jadis la résidence d'été des empereurs des T'ang méridionaux†. Du sommet de la Colline du Grenier on aperçoit tous les lieux et sites renommés de Nanking et de ses environs : au nord-est, le 雞鳴寺 *Ki-ming-sseu*, Temple du Chant du Coq ; au sud-est, le 莫愁湖 *Mô-tch'éou-'hou*, Lac sans chagrins ; au nord, le 鍾山 *Tchoung-chan*, Mont de la Cloche ; au sud le 雨花臺 *Yu-'houà-t'aï*, Terrasse des fleurs qui tombent en forme de pluie, etc., etc.

---

* 小倉山房文集 *Siaô-ts'ang-chan-fang-ouen-tsi*, Recueil de littérature de la maison de la Colline du Grenier, livre XII, 隨園記 *Soueï-yuan-ki*, Histoire du Soueï-yuan.

† A l'époque des 五代 *ou-taï* ou cinq dynasties, les 南唐 *Nan T'ang* ou T'ang méridionaux ont régné de 923 à 936 de notre ère.

Là, au temps de l'empereur K'ang-chi, un certain 隋 Soueï, Directeur de la Fabrique Impériale de Soieries, avait élevé un pavillon sur le pic septentrional de la Colline, avait planté autour des arbres, des arbustes, et avait circonscrit le tout d'un mur. Tous les habitans de Nanking venaient se promener et admirer la nature dans cet endroit: on l'appelait 隋園 *Soueï-yuan*, Jardin de Soueï, du nom de son propriétaire.

"Trente ans plus tard, lorsque je fus nommé *Tche-chien* à Nanking, ce jardin était presque entièrement détruit et le pavillon s'était transformé en un vulgaire cabaret où les charrettiers et les porteurs de chaises se disputaient tout le jour. Les oiseaux ne voulaient plus résider en ce lieu; les fleurs elles-mêmes, malgré les zéphyrs du printemps, se refusaient à fleurir. A cette vue j'eus le cœur serré; je pris ce jardin en pitié et demandai le prix du terrain: il était de trois cents taels. Il m'en coûta un mois de mes appointemens; je devins acquéreur du jardin que je fis incontinent entourer d'un nouveau mur. Sur les hauteurs j'élevai des pavillons; dans les bas fonds je plaçai des kiosques entourés d'eau; dans les parties resserrées je fis faire des ponts; là où l'eau coulait, je mis un bateau; puis je disposai des grottes çà et là, etc., etc. En somme tout fut fait selon la disposition naturelle du sol: d'où j'appelai ce parc 隨園 *Soueï-yuan*, jardin de Soueï*.

"Lorsque le jardin fut achevé, je me dis en soupirant:—"Si je restais fonctionaire à Nanking, je viendrais ici une fois par mois; si je demeurais à Nanking, j'y viendrais tous les jours; or, comme rien de tout cela ne peut être, je vais donner ma démismission et *prendre le jardin* 取園." Dans la suite, je demandai un congé pour cause de maladie, puis avec l'aide de mon frère cadet 香亭 Chiang-t'ing et de mon neveu 湄君 Meï-kiun, je transportai au *Soueï-yuan* ma bibliothèque . . . . j'échangeai

* Yuan-tseu-ts'aï ajouta le radical 辶 au caractère du nom de l'ancien propriétaire (隋) et forma ainsi un nouveau mot donc le sens est "*selon, suivant, suivre.*" D'après lui, 隨園 signifierait donc "*Jardin construit suivant la disposition des lieux.*" Quarante ans plus tard, Yuan découvrit, dans une inscription poétique du temps des Ming, que ce nom de 隨園 était véritablement l'ancien nom du jardin du Directeur 隋 Soueï: "Chose étrange, dit-il dans le 詩話補遺 *Che-'houâ-pou-y*, Supplément à ses notes, livre I, le nom que j'avais donné au jardin était le même que celui qu'il avait autrefois.

donc ma place contre ce jardin : on peut voir par là combien celui-ci devait être beau* !

Ainsi que tous les poëtes, Yuan Tseu-ts'aï aimait foncièrement la nature : il s'appliqua à embellir son jardin et à l'orner de tout ce que les beaux-arts chinois pouvaient lui offrir. Il y coulait des jours heureux, et, comme le vieillard de Virgile,

> Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
> Qu'élevaient avec soin ses mains laborieuses,
> Un jardin, un verger, docile à ses lois,
> Lui donnaient le bonheur qui s'enfuit loin des rois†.

C'était là son domaine, sa patrie : rarement il sortait de ce *luogo d'incanto ;* il ne se lassait jamais de le parcourir, de l'admirer et de lui ajouter encore de nouveaux ornemens : il a dit lui-même, dans une de ses poésies‡ :

> 早起禮沐後　　周流於其間
> 隨吾足所宜　　陶然十二時

> Levé de bonne heure, aussitôt ma toilette finie,
> Je vais là où mes pieds me portent :
> Je fais le tour du jardin, je circule entre les pavillons,
> Et je passe ainsi joyeusement le jour.

Yuan Tseu-ts'aï avait réalisé ce rêve du vrai lettré :—" Le fond de sa vie était un abandon complet aux lettres, sans ambition personelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence§." Il s'attacha tellement à sa retraite

---

* Le *Kiang-ning-fou-tche*, Description du Département de Kiang-ning (ou Nanking) cite ce jardin au livre VIII, 名蹟 *Ming-tsi*, Ruines Célèbres : " Au nord-est de la ville de Nanking se trouve le *Soueï-yuan*, Jardin de Yuan Kien-tchaï : il était très renommé ; il en reste encore des ruines."— On peut voir une vue du *Soueï-yuan* dans l'ouvrage 鴻雪因緣圖記 *'Houng-chué-yn-yunn-t'ou-ki*, Les Traces de la Grue sur la neige, Mémoires *illustrés* de 麟慶 *Lin-k'ing*, père de 忠厚 *T'ch'oung-'héou*, qui fut envoyé en ambassade en France après les massacres de Tientsin, puis en Russie (conflit russo-chinois).

† Traduit par Delille.

‡ 小倉山房詩集 *Siaô-t'sang-chan-fang-che-tsé*, Recueil des poésies de la Maison . . . etc. Livre VI, pièce intitulée 隨園雜興 *Soueï-yuan-tsâ-ching*.

§ Silvestre de Sacy : " Quelle est l'âme sensible aux lettres qui n'ait pas fait ce rêve d'une vie toute plongée dans l'étude et dans la lecture ? Qui ne s'est figuré avec délices, une petite retraite bien sûre, bien modeste, où l'on n'aurait plus à s'occuper que du beau et du vrai en eux-mêmes, où l'on ne verrait plus les hommes et leurs passions, les affaires et leurs ennuis l'histoire et ses terrible agitations, qu'à travers ce rayon de pure lumière que le génie des grands écrivains a répandu sur tout ce qu'il représente. Quel

poétique que rien ne put l'en arracher. Son bonheur champêtre, ainsi que les richesses accumulées au *Soueï-yuan*, lui ayant attiré la jalousie de quelque personnage haut placé, peut-être celle du Vice-roi des Deux Kiang,—un de ses amis craignit pour lui et l'engagea vivement à quitter, au moins momentanément, sa pittoresque résidence: Yuan répondit à ce conseiller par une jolie lettre où il se refusa spirituellement de suivre ses avis :— "A l'origine, dit-il, lorsque j'ai acquis le *Souei-yuan*, il ne s'y trouvait que quelques chaumières: il m'eut alors été facile de le quitter, mais depuis, j'ai passé dix ans à l'améliorer, à l'embellir. Je ne puis plus l'abandonner aisément. On lit dans le *Tchoung Young*, L'Invariable Milieu :—" Le Sage, s'il est riche et noble, agit comme un homme riche et noble." Moi aussi, je possède le *Souei-yuan* et j'agis comme celui qui le posséderait (*i.e.*, je ne puis plus m'en détacher,)*. Au reste, ajoutait-il, le Sage n'a ni peur ni crainte, et je reste dans mon jardin† !"

Ce parc devint en quelque sorte une Académie littéraire: Yuan y réunissait souvent des amis et des confrères pour faire des joûtes de poésie et boire du vin "à l'ombre des bambous." Toute personne appartenant de près ou de loin à la littérature y était bien reçue, tout lettré qui allait à Nanking ou qui passait près de cette ville fameuse ne manquait jamais d'aller rendre visite au "Maître du Soueï-yuan." Les uns venaient causer littérature et poésie avec lui: les autres lui soumettaient leurs oeuvres poétiques et demandaient des conseils‡. Un certain nombre de lettrés de talent, fixés à Nanking, s'étaient déclarés ses disciples; quelques bas-bleus, abandonnant l'aiguille pour le

---

plaisir de ne se sentir pas tiraillé au milieu de ces énivrantes études, par l'affaire qui vous rappelle à la maison de ne pas porter au fond de l'âme l'idée importune de l'ennui qui vous a donné rendez-vous pour ce soir ou pour demain, et ne sera, hélas! que trop exact à l'heure (*Variétes littéraires et morales*).

* La phrase du 中庸 *Tchoung-young* est : 素富貴行乎富貴 *Sou fou-koueï-ching-'hou-fou-koueï.* Yuan Tseu-ts'aï a écrit dans le même moule : 素隨園行乎隨園 *Sou-soueï-yuan-ching-'hou-soueï-yuan.*

† 小倉山尺牘 *Siaô-ts'ang-chan-tch'e-tou*, Correspondance de la Colline du Grenier. (Collections des lettres de Yuan Tseu-ts'aï, Livre II, p. 15.) Ces lettres sont toutes écrites dans un style agréable et charmant : ce sont des modèles du genre épistolaire.

‡ Yuan Tseu-ts'aï a dit lui-même, au livre VII du *Che-'houâ-pou-y* : 四方之士送詩求批 les lettrés des quatre points cardinaux soumettaient leurs vers à mon approbation.

pinceau, avaient été admis au cénacle*. Plusieurs parens de Yuan y avaient leur place naturellement marquée. Sa famille était poétique : ses trois sœurs faisaient des vers† et deux de ses neveux, Ouang Lan-fou et Meï-kiun, versifiaient agréablement‡.

De temps en temps on se réunissait au Soueï-yuan pour lire des vers, pour discuter sur le style et sur le goût, enfin pour goûter en commun, comme parle Pellisson dans *l'Histoire de l'Académie*, "les plaisirs de la société des esprits et de la vie raisonnable." La journée se passait en causeries, en tournois poétiques ; à la nuit tombante, une table chargée des mets les plus délicats réconciliait vainqueurs et vaincus, et, après le diner, les convives se promenaient dans le jardin éclairé *à Giorno*, à la lueur de mille lanternes multicolores. Cette réunion de littérateurs, hommes et *femmes* de lettres, rappelle fort, tout ensemble, et les commencemens de notre Académie Française, et le *Collegium poetarum* cité par Valére Maxime, qui était en existence à Rome vers l'époque de Sylla et dans lequel les poëtes du temps se lisaient leurs vers et en faisaient mutuellement l'examen critique§. Comme le *silencieux* Conrart‖. Yuan Tseu-ts'aï prêtait sa maison à ces assemblées pacifiques mais était loin d'observer la même *prudence*, car, président de fait et de droit, il prenait part active à toutes les discussions littéraires, passait sentence sur tel ou tel point en litige et discourait agréablement sur la littérature en général et la poésie en particulier.

---

* Leurs œuvres, sans doute retouchées par le Maître, font partie de la collection *Soueï-yuan-san-che-tchoung*.

† Yuan Tseu-ts'aï a maintes fois parlé de ses sœurs dans ses vers, ses lettres et ses notes : 能詩, elles pouvaient versifier, a-t-il dit souvent (Voir entr'autres, *Che-houâ*, livre X).

‡ Dans le *Soueï-yuan-che-houâ*, Yuan Tseu-ts'aï a laissé quelques lignes sur 汪蘭圃 *Ouang Lan-fou*, surnommé 庭萱 *T'ing-y* : il a même cité plusieurs vers dûs à son pinceau. (Livre X) "Mais, dit-il, la pauvreté l'empêcha de donner la mesure de son talent 爲貧所累未盡其才." —Le second, 陸建 *Lou-kien*, surnommé 湄君 *Meï-kiun*, est auteur d'un grand nombre de poésies qui ont été réunies sous le titre de 湄君詩集 *Meï-kiun-che-tsi*. Recueil des poésies de Meï-kiun, et admises dans le *Soueï-yuan-san-che-tchoung*. On lit en tête la biographie de l'auteur écrite par Yuan Tseu-ts'aï lui-même.

§ *Facta et Dicta Memorabilia*, III, VII, 2.

‖ Valentin Conrart (1603-1675) réunissait chez lui une société de gens de lettres ; ce fut l'origine de l'Académie Française. On sait le vers sarcastique et peut-être trop mordant de Boileau :

. . . . Imitant de Conrart le silence prudent.

Notre poëte dépensa ainsi la seconde partie de sa vie au milieu d'occupations littéraires, de discussions, de critiques et de causeries; la vieillesse même, qui fut clémente et douce pour lui, ne lui fit pas tomber le pinceau des mains: jusqu'à son dernier jour les Muses lui sourirent. Parfois, sans doute, il tenta de les fuir, et les premières atteintes de l'âge lui firent dire: "la poésie est comme la santé; quand l'homme devient vieux, sa santé est ruinée 詩者人之精神也人老則精神衰." et

鶯老莫調舌　　人老莫作詩

Lorsque le loriot devient vieux, il ne remue plus la langue (ne chante plus);
Quand l'homme vieillit, il ne fait plus de vers*.

Mais un poëte ne peut renoncer à ses *premières amours*: une fois qu'on a sacrifié aux Muses, il est impossible de leur être infidèle. Voltaire, lui aussi, déclarait à quarante-trois-ans qu'il ne voulait plus faire de vers et qu'on peut "être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poëte," et il annoncait qu'il allait "donner son automne et son hiver à des choses plus faciles†." Il ne se tint pas parole, comme l'on sait, puisque, malade et octogénaire, il versifiait encore. Yuan Tseu-ts'aï fit de même: après avoir juré de renoncer aux Muses il se laissa de nouveaux séduire par leurs attraits. On peut toutefois dire, à sa louange, que l'âge n'influa guère sur son talent: la meilleure preuve, c'est qu'il écrivit la jolie pièce 喜老 *Chi-lao*, les Plaisirs du vieil âge, lorsqu'il était presque aux portes du tombeau, et ces stances ne sont certes pas les moins bonnes de celles qui composent son œuvre poétique.

Entouré de l'affection des siens, de l'estime et de l'admiration des ses contemporains‡, Yuan Tseu-ts'aï vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans, ou, comme les chinois comptent, de quatre-vingt-deux ans, et mourut dans le courant du onzième mois de la deuxième année Kia-king (18 décembre 1797 à 17 janvier 1798).

---

* *Soueï-yuan-che-'houa*, livre XIV.

† *Correspondance de Voltaire.*

‡ On peut en voir pour ainsi dire la mesure dans les stances qui lui furent adressées à l'occasion du 80e. anniversaire de sa naissance (八十壽) par les plus hauts fonctionnaires et les plus célèbres lettrés de l'empire: *treize cents* pièces de poésies lui furent alors offertes. Un millier environ a trouvé place dans le *Soueï-yuan-san-che-tchoung.*

IV.

" Yuan Tseu-ts'aï, nous dit son biographe chinois, était grand de sa personne ; il n'avait qu'un seul défaut, il n'agissait qu'à sa guise et n'observait aucune règle. Toute sa vie, il mit en pratique les cinq vertus cardinales, les cinq relations sociales et les devoirs à l'égard des parens : il traita toujours avec la plus grande pieté filiale sa mère qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans*. Il se montra toujours bon pour ses sœurs dont trois pouvaient aussi faire des vers. Lorsque sa sœur ainée devint veuve, il la fit venir auprès de lui et la garda jusqu'à sa mort qui eut lieu à l'âge de quatre-vingt-dix ans†.

" Il pratiqua constamment les devoirs de l'amitié : un de ses amis peu fortuné, qui lui avait emprunté cinq mille taels, étant venu à mourir, Yuan lui fit faire des funérailles et brûla la reconnaissance de la dette ; il fit plus encore : il prit sous sa protection le fils de son ami resté orphelin. Pendant trente années, il alla régulierement faire les sacrifices usuels sur la tombe d'un autre de ses amis."

Yuan Tseu-ts'aï n'avait pas qu'un seul défaut, comme le dit si charitablement son biographe : il en avait plusieurs, et même de grands. " Constamment, il était amoureux des femmes et du vin." Il tournait un peu au genre anacréontique. Décrivant son jardin en vers élégans et gracieux, il a dit au sujet de ses kiosques et de ses pavillons :—

各放硯一具　　各安筆數枝

Dans chacun j'ai placé un encrier,
Dans chacun j'ai déposé quelques pinceaux . . .†

Il eut pu ajouter avec raison, qu'à côté de ces engins littéraires se trouvaient invariablement disposés plusieurs tasses et un vase à vin. Au reste, il semble que souvent les grands poëtes ont aimé chercher des inspirations au fond de la " dive bouteille." Ennius avait fort affectioné le vin ; Cratinus avait prétendu que

---

* Il a dit lui-même :

養母三十年　　晨昏常侍側

Pendant trente ans j'ai entouré de soins ma mère :
Matin et soir, j'étais toujours à ses côtés, attendant ses ordres.

† 老姊相依住

Ma vieille sœur ainée habite avec moi.

‡ 隨園雜興, Sur le jardin de Soueï, *Recueil*, livre VI.

" sans le vin on ne pouvait rien faire de bon en poésie." Enfin Bacchus lui-même avait admis les poëtes dans son cortège, au milieu des satyres et des faunes. Notre poëte, pour s'excuser, pouvait d'ailleurs citer en Chine même d'illustres exemples: entr'autres celui de Li T'ai-pŏ, l'un des chefs de la Pléiade des T'ang : ce dernier avait des habitudes toutes bacchiques et un vase de 玫桂露 *Mei-koueï-lou*, Rosée de la rose, ou de 紹興酒 *Chao-ching-tsiéou*, vin de Chaô-ching, était une sorte d'Hippocrène qu'il se plaisait à voir jaillir sous ses pas.* On peut donc dire que la plupart des " Nourrissons des Muses " ont sacrifié au vin et que bien des pièces que nous admirons aujourd'hui ont été écrites par un pinceau légèrement vacillant entre les doigts allourdis du poëte.

Yuan Tseu-ts'aï fut presque universel : tour à tour philosophe, critique, historien, biographe, poëte, nouvelliste, il mériterait en outre d'être appellé le *Brillat-Savarin* chinois, puisqu'il a rédigé un *Manuel de Cuisine et de Physiologie du goût* qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses œuvres. Mais, de l'aveu même des lettrés chinois, ce fut dans le genre poétique qu'il réussit le mieux et qu'il se distingua le plus. " La poésie, dit son biographe, n'avait plus de difficultés ni de secrets pour lui ; il atteignit en ce genre une hauteur à laquelle personne n'était encore parvenu. Aussi nul, depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux commerçans et aux colporteurs, ne peut se lasser d'estimer et d'admirer la collection de ses poésies. Sa renommée se répandit même au delà de mers, et des gens des Iles Liéou-

* Ho Tche-tchang, un autre Mécène, introduisit Li T'aï-pŏ chez l'empereur Chuan-tsoung des T'ang : " j'ai dans ma maison, dit-il à ce prince, une des merveilles de votre règne ; c'est un poëte, tel peut-être qu'il n'en a point encore paru de semblable ; il réunit toutes les parties qui font le grand homme en ce genre. Je n'ai osé en parler plus tôt à Votre Majesté, à cause d'un défaut dont il parait difficile qu'il se corrige ; il aime le vin et en boit quelquefois avec excès ; mais que ses poésies sont belles ! jugez-en vous-même, Seigneur," continua-t-il, en lui mettant entre les mains quelques vers de Li-pŏ.—L'empereur lut ces vers et en fut charmé. " Amenez-moi, dit-il, ce Li-pŏ, je veux le voir, je sais condescendre aux faiblaisses de l'humanité ; je ferai tous mes efforts pour le corriger de son vice, qu'il vienne !" Ho Tche-tchang fit part à son ami de l'ordre qui l'appellait auprès de la personne du souverain, et le conduisit à la Cour : " Je veux vous avoir auprès de moi, lui dit l'empereur en le voyant, mais à une condition, c'est que vous ne vous énivrerez point."—" La condition est un peu dure, répondit Li-pŏ, je sens que je tromperais Votre Majesté si je lui promettais de la tenir ; tout ce que je puis promettre, c'est de ne jamais me présenter devant elle quand j'aurai un peu trop bu." *Mémoires concernant les Chinois*, Portrait de Li T'ai-pŏ par le P. Amiot, Tome V., pp. 397-398.)

kiéou vinrent à Nanking pour acheter ce recueil* . . . Quand Aô Foung-an, comte de Siang-kin, trouva la mort dans le Tibet, Yuan fit son éloge funèbre et termina par ces paroles :—

男兒欲報君恩重
死到沙場是善終

"Celui-là a eu une belle mort, qui, pour reconnaître les bienfaits dont son souverain l'avait gratifié, est allé périr sur un champ de bataille !"

Le père d'Aô Foung-an, Fou Heng, qui lut cet éloge, le vanta beaucoup et dit : "Je ne sais qui est ce Yuan, mais comme il a du talent pour avoir fait une telle pièce !"

La quintessence de l'admiration des lettrés chinois pour l'œuvre de Yuan Tseu-ts'aï se trouve pour ainsi dire renfermée dans les lignes suivantes de son biographe : "De tous ceux qui, depuis plus d'un siècle, ont pris plaisir à parcourir les montagnes et les forêts, et ont joui d'une renommée dans les Belles-lettres, nul n'a jamais atteint à sa hauteur†."

Malgré qu'on l'eut, en quelque façon, élevé sur un piédestal de son vivant même, Yuan Tseu-ts'ai n'en était point devenu orgueilleux, ni infatué de lui-même‡. Il avait peu de confiance

---

* On raconte la même chose des poésies de Po Kiu-y, ou Po Lo-t'iènn des T'ang :—"Les étrangers qui venaient alors faire leur commerce à la Chine n'étaient pas moins empressés que les nationaux à en faire l'acquisition ; ils les échangeaient, avec une satisfaction peu commune, contre les plus précienses de leur marchandises. On assure en particulier que ceux d'un royaume qui portait en ce temps-là le nom de *Ki-lin-koue* au delà des frontières de méridionales du Yun-nan, après s'être chargés des plus belles étoffes de soie et des meilleurs thés du Royaume du milieu, croyaient cependant s'en retourner presque á vuide, quand ils n'emportaient pas avec eux, dans leur partrie, quelques lambeaux des ouvrages de Po Kiu-y (*Mémoires concernant les Chinois*, Portrait de Po Kiu-y, par le P. Amiot, Tome V, pp 426-427)

† 百餘年來極山林之樂享文章之名蓋未有及先生者也 *Biographies des Hommes célèbres.*

‡ On voulut lui faire dire un jour qu'il était le premier poëte de son temps ; il s'y refusa spirituellement : "Quelqu'un m'ayant demandé qui, sous la dynastie actuelle, occupait la première place en poésie, je détournai la question et demandai à mon tour quelle est celle des trois cents pièces du Che-king qu'on peut considérer comme la première : cet homme ne put me répondre. Je le savais bien ; je dis alors : Les poésies sont comme les fleurs qui naissent naturellement : au printemps, c'est *l'épidendrum ;* à l'automne, c'est la *Chrysanthème.* Chacune a son temps marqué pour briller. On ne saurait admettre qu'on estime les unes et méprise les autres. La poésie qui est euphonique, qui est fait suivant les règles, qui peut émouvoir le cœur et plaire aux yeux, peut être appelée de la belle poésie. Il est impossible de dire quelle est la première ni quelle est la seconde. Li

en soi. Jamais il ne croyait avoir fait quelque chose de bien. Maintes fois il remettait son œuvre sur le *métier* pour le *polir* à nouveau. Il n'agissait point comme certains hommes de génie qui, croyant toujours bien faire, produisent à toute vapeur des volumes de tous formats, productions hâtives que le public accueille avec faveur seulement parcequ'elles sont signées d'un nom illustre. Plusieurs personnes ayant réuni quelques uns de ses jugemens et morceaux poétiques, les firent imprimer et répandre partout: Yuan leur dit que "cela ne valait pas grand chose et qu'il ne fallait pas agir ainsi." Néanmoins, il savait lui-même fort bien la valeur de son talent et il était loin de s'affubler d'une rougissante modestie: il a dit en effet—un peu pompeusement peut-être—dans une de ses poésies :

Sous les trois derniers empereurs* qui peut m'être comparé en littérature† !

Yuan Tseu-ts'aï était un lettré dans toute l'acception du mot; il mettait sans cesse en pratique cette parole de Confucius :

(t'aï-pŏ), Tou (Fou), Han (Yu), Pŏ (King), sous les T'ang; Oŏ (Yang-sièou), Sou (Toung-pŏ), Lou (Kièou-yuan), Fan (Tsou-yu), sous les Soung. sont regardés, comme de grands poëtes (大家). Si l'on voulait absolument élever un seul homme pour dominer toute une dynastie, c'est comme si on faisait de la pivoine la reine des fleurs : il ne faut pas oublier que l'epidendrum a aussi un parfum royal. On ne peut donc dire quelle est la première des plantes : à plus forte raison ne peut-on le faire pour les poésies." (*Souei-yuan-che-'houa*, livre III).

* Il écrivait ceci sous Kia-king, ayant vu les règnes de K'ang-chi, de Young-tcheng et de K'ien-loung.

† Au reste, les poëtes ne sont généralement pas modestes : c'est le moindre de leurs défauts. La princesse de Conti disait un jour à Malherbe : "Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde, que vous n'avez point vus.—Pardonnez-moi, Madame, répondit le poëte, je les ai vus ; car, s'ils sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits."—Le même Malherbe disait en vers :

Apollon à portes ouvertes,
Laisse indifféremment cueillir
Ces belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est su que de peu de personnes ;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

et ailleurs :—

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore ;
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possèdai jeune, et les possède encore
Au déclin de mes jours.

學如不及猶恐失之. Etudiez toujours comme si vous n'étiez pas arrivé (à la science) ; Craignez de plus de perdre ce que vous savez*. "Etudiez, disait-il, et vous saurez que vous ne savez pas assez: il est évident que ceux qui croient assez savoir sont des gens qui n'étudient pas. Il n'est pas étonnant alors qu'ils se croient supérieurs aux autres†." Il avait pour les Belles-lettres un amour solide, et j'ajouterai, désintéressé: s'instruire était son but. Il *travaillait pour la gloire* et n'admettait pas qu'un *sordide gain* put être l'objet d'un écrivain. Souvent il s'élevait contre la tendance de ses contemporains à se faire un marche-pied de la littérature pour parvenir aux honneurs et à la fortune: de nos jours, s'écriait-il‡, on ne prend de leçon d'un maître que dans le dessein unique de réussir aux examens 爲科第起見§ ; puis, quand on a réussi, on est comme le pêcheur qui oublie le filet après avoir pris le poisson 科第既得而得魚忘筌‖."

Le meilleur conseil qu'il croyait pouvoir donner à ceux qui veulent faire des vers était d'étudier les anciens: "il n'y a personne, disait-il, qui puisse faire des vers sans avoir étudié les anciens¶" et il recommandait la lecture assidue et intelligente des œuvres de quatre grand poëtes: Li T'aï-pŏ, Tou Fou, Han Yu, de la pléiade des T'ang, et de Sou Toung-pô, de la dynastie des Soung**: il les citait à tout propos comme des modèles. Cependant, il ne voulait pas qu'on se bornât à les imiter servilement: il désirait qu'on eût en soi, comme parle Montaigne, une "*condition aucurement singeresse et imitatrice*," une *condition* intelligente et judicieuse: "Ceux qui ont étudié avec succès doivent être comme les pêcheurs qui après avoir pris le poisson, oublient le filet dont ils se sont servi††" c'est-à-dire qu'une fois qu'on

---

* *Loun-yu*, Morceaux de Controverse, chap. VIII, §17. Edition Zottoli, *Caput quantum, Pars posterior*, §17, p. 267.

† *Soueï-yuan-che-'houa*, livre I.

‡ *Che-'houa-pou-y*, livre VIII.

§ C'est malheureusement ce qui a lieu à l'heure actuelle : *l'auri sacra fames* est l'unique propulseur des jeunes lettrés, aussi les vrais savans deviennent-ils de plus en plus rares.

‖ Allusion à un passage du 南華經 *Nan-'houa-king* de Tchouang-tseu : livre VII. Voir mes *Instructions Familières*, p. 73.

¶ *Soueï-yuan-che-'houâ*, livre II.

** *Soueï-yuan-che-'houâ*, livre VII.

†† *Soueï-yuan-che-'houa*, livre II. Cette comparaison est familière à notre poëte.

s'est nourri des anciens, il faut les écarter de soi, et n'employer leurs expressions que pour émettre de nouvelles idées, sans s'astreindre à les calquer pas à pas*.

V.

En général, les poëtes chinois semblent, comme notre bon La Fontaine, "avoir peur des longs ouvrages": A quelques exceptions près, leurs œuvres sont de peu d'étendue. Les grands sujets et les morceaux de longue haleine ne sont pas du tout leur fait: ils paraissent s'en écarter avec une sorte de crainte melée de respect. Yuan Tseu-t'saï n'a donc produit que des petites pièces, des miniatures poétiques: mais toutes sont finement ciselées et valent certes mieux que bien des longs poèmes. Doué d'une âme tendre et d'une imagination émue, mais aussi d'un scepticisme endiablé, il a su mettre dans ses vers de jolis traits de sentiment, de gracieuses images, une vivacité et une vérité de description qui charment et qui enchantent. Son vers facile coudoie de très près la prose: pas de recherche, pas d'affectation, il semble parler en vers. Le sujet n'y est pas celé sous un amas de fleurs et d'épines: on dirait que le précepte de Pascal: "Il faut se renfermer le plus possible dans le simple naturel" a toujours été la devise de notre poëte: il n'a nullement la démangeaison de briller, il ne se charge pas de détails inutiles, ni de tournures lourdes et obscures: sans doute il fait souvent appel aux *tien-kou*, aux allusions littéraires et historiques, aux figures des anciens temps: ce n'est pas toutefois, comme la plupart des poëtes de nos jours, pour faire parade d'une vaine érudition: il s'assimile ces expressions anciennes, les fait entrer dans ses vers sans nulle violence, et

Tâche de rendre *sien* cet air d'antiquité†.

---

* André de Chénier, ardent disciple des anciens, a dit dans une pièce dont je ne puis malheureusemens citer que des fragmens:—

Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien . . . .
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mon tour, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement:
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.

† La Fontaine, *le Culte des Anciens*, à Mgr. l'Evêque de Soissons.

Sans faire un inventaire minutieux des éléments et ornements poétiques auxquels notre poëte a eu recours dans ses vers, je crois cependant utile et intéressant d'en signaler ici les principaux : les sources les plus fécondes ont été pour lui l'histoire, la légende, la mythologie, la théologie, la géographie et l'astronomie.

Chez les Chinois, l'histoire ancienne et la légende ont été deux sœurs jumelles : la seconde est presque inséparable de la première. Yuan Tseu-ts'aï a donc puisé dans l'une comme dans l'autre : dans ses vers, l'historique Yu, le Grand Yu, de la dynastie des Chia, marche à côté du légendaire Fou-chi, le fondateur de la monarchie. Souvent les faits historiques ne sont indiqués que par un mot, par une expression : c'est à la sagacité, ou plutôt à l'érudition du lecteur, à comprendre l'allusion, à la développer et à en découvrir toutes les finesses. Tout le corps des Annales a été mis à contribution par le poëte : mais il semble toutefois que celui-ci ait eu une prédilection marquée pour le *Che-ki*, ou *Mémoires historiques* de l'historien Sseu-ma Ts'ien. Le style concis *à la Tacite* de cet ouvrage, les pensées hautes ou nobles qui y sont semées, un air tout ensemble simple et grand qu'on y voit à chaque page devaient attirer un esprit comme celui de Yuan. Il faut avoir lu, étudié le *Che-ki* et ses commentaires pour bien saisir le sens de la plupart des poésies de notre auteur. Je ne citerai que quelques vers pour montrer l'emploi de ces ornemens poétiques : ils sont extraits de la pièce intitulée 秦始皇陵 Mausolé de Ts'in Che-'houang*, morceau excessivement difficile qui est une sorte de résumé des principaux événemens du règne de cet empereur et que l'on ne peut entendre sans l'intelligence des *Mémoires historiques*† :

祖龍邯鄲兒　　長城一帶中華牆
奇貨居大賈　　金人閃爍青銅光
蒐目而豺聲　　高登泰岱山
橫絕萬萬古　　大呼海船來
既滅周家八百年　　童男童女三千人
更帝三皇五帝如灰土　　尋花採藥金銀臺

* *Recueil des Poèsies*, livre VIII.

† Il est écrit dans le style élevé appellé 古風 *kou-foung*, en vers inégaux de cinq, sept et neuf pieds : ce style exige des expressions pompeuses, de profondes pensées, une recherche excessive et, par suite, il est hérissé de mille difficultés.

Le Dragon Ancêtre (1), natif de Han-tan (2),
Issu d'une Marchandise rare qui attendait un acheteur (3),
Avait les yeux du vautour et la voix du loup :
Sa férocité n'a pas eu d'égale dans toute l'antiquité.
Après avoir éteint l'empire gouverné par la Maison des Tchéou
depuis huit cents ans (4),
Il a de plus balayé, comme de la cendre, les trois
Empereurs et les cinq Souverains (5)
Sa ceinture de la Grande Muraille étaitle mur de la Chine (9)
Les statues d'or brillaient d'un vif éclat et le bronze reluisait (7)
... Il gravit les sommets des monts T'aï et Taï (8),
Et à grands cris appela des navires afin de transporter sur mer
Trois mille jeunes gens et jeunes filles,
Pour aller chercher des fleurs et cueillir des plantes médicinales
sur les terrasses d'or et d'argent (9).

Commentaire :—(1) Epithète que le poëte a tirée du *Che-ki*, livre VI : "Lorsque Ts'in Che-houang passa sur la route de 平舒 *P'ing-chou*, il y eut un homme qui, une tablette de jade à la main, se présenta devant son cortège et dit : "cette année le Dragon Ancêtre mourra 今年祖龍死!" En disant ces mots, il disparut et laissa la tablette comme trace de son passage ; par ces paroles il voulait dire que Che-'houang-ti, mourrait dans l'année (Comment. du *Che-ki*.) D'après les gloses ce serait le 江神 *Kiang-chen* Génie du fleuve (Yang-tse) qui aurait ainsi apparu sous une forme humaine pour rendre à l'empereur la tablette de jade que celui-ci avait perdue, la 28e. année de son règne, en traversant le Yang-tse.

(2)—Che-'houang-ti naquit à Han-tan, l'actuelle 彰德 Tchang-tô prov. du Ho-nan (Playfair, *The cities and towns of China*, No. 258) : "莊襄王 Tchouang Siang-ouang, se trouvant comme ôtage dans le pays de Tchaô, vit la concubine de Lu Pou-oueï : elle lui plut, il l'épousa. Il eut pour fils Che-'houang-ti qui naquit à Han-tan dans le premier mois de la quarante-huitième année du règne de Tchaô Ouang des Ts'in (*Che-ki*, livre VI, 秦始皇本紀.) Cette femme était connue sous le nom de 邯鄲夫人 *Han-tan-fou-jen*, la Dame de Han-tan ; elle était d'une bonne famille de cette ville ; elle excellait à chanter et à danser (Cf. la biographie de Lu Pou-oueï dans le *Che-ki*, livre LXXXVI). Voir également Mayers, à tous ces noms, et Charles Piton, *Lü Puh-wei, or from Merchant to Chancellor*, dans le *China Review*, 1885.

(3)—Cette expression "奇貨 *K'i-houo*, marchandise rare, qui attendait un 大賈 tâ-kou, grand marchand," est une allusion à un épisode de la biographie de Lu Pou-oueï *(Che-ki)* : ôtage dans le pays de Tchaô, comme je l'ai dit dans la note précédente, Y Jen ou Tchaô-siang-ouang fut rencontré par un riche marchand, nommé Lu Pou-oueï qui, reconnaissant en lui de grandes qualités, résolut de s'attacher à sa fortune : "Voici, dit-il, une marchandise qui mérite d'être gardée en magasin 此奇貨可居" (pour les détails voir Mayers, No. 228, p. 73). —L'expression 大賈 *tâ-kou* se trouve dans la première phrase de la Biographie de Lu Pou-oueï par Sseu-mâ Ts'ien : "Lu Pou-oueï était un grand marchand de Yang-yô."

(4)—La dynastie des Tchéon a régné de 1122 à 221 av. J.C. époque à laquelle le prétendu fils de Tchaô-siang-ouang, le prince Tcheng, se déclara empereur sous le nom de Che-houang-ti, et mit fin à la féodalité chinoise.

(5.)—Allusion à l'incendie des livres qu'alluma Che-houang-ti (Voir *Che-ki*, livre IV ; Mayers, *sub nomine ;* Pauthier, *Chine*, p. 325, etc.) Le mot du tyran décrétant *l'autodafé* de la littérature chinoise, tel qu'il nous a été conservé par Sseu-mâ Ts'ien, est des plus énergiques et mérite d'être cité : " puisque j'ai réuni le monde (天下 *i.e.* tout l'empire) sous ma domination, dit Che-houang-ti, les livres sont inutiles 書不中用, détruisez-les tous ! 盡去之 (*Che-ki*, livre VI.)— Les *San-houang*, Trois Empereurs, sont *Fou-chi*, *Chen-noung* et *Houang-ti* (cf. Mayers, p. 297, No. 24). Les *Ou-ti*, cinq souverains, sont *T'ai-haô*, *Yen-ti*, *Houang-ti*, *Chaô-'haô*, *Tch'ouan-chiu* (cf. Mayers, p. 319. No. 168.)

(6)—On sait que ce fut Che-houang-ti qui conçut le projet de construire le 萬里長城 *Ouan-li-tch'ang tch'eng*, la Grande Muraille, pour mettre ses États à l'abri des incursions des Tartares : il mourut du reste sans l'avoir achevée.

(7.)—Allusion à douze statues que l'empereur fit faire : " Che-houang-ti donna l'ordre de réunir toutes les armes de l'empire : il les amassa à Chien-yang, sa ville capitale, puis il les fit fondre et faire une cloche et douze hommes d'or qui pesaient chacun mille 石 *tan*. Il fit placer ces statues au milieu de son palais." Tel est le texte même du *Che-ki*, livre VI ; les commentaires nous fournissent les détails suivants : La vingtième année de règne de Che-houang-ti, vinrent à la cour douze hommes de cinq toises de haut, ayant des pieds de six *pieds* de long, habillés à la manière des barbares. L'empereur voulut conserver et transmettre leur image à la postérité. En conséquence il mit à exécution un projet qu'il méditait depuis longtemps : craignant, comme tout despote, que ses peuples ne se révoltassent contre son autorité, il ordonna que quiconque de ses sujets aurait des armes serait tenu de les livrer. Toutes ces armes furent accumulées dans l'arsenal de Chien-yang et fondues. Il parait qu'à cette époque la plupart des engins de guerre étaient en cuivre : les statues furent sans doute faites avec ce cuivre et n'étaient donc pas en or. Un livre rapporte qu'elles pesaient 240,000 斤 *kin* ou livres chinoises l'une. Elles existaient encore à l'époque des Han et s'élevaient à la porte du palais de la Grande Joie (長樂宮). Le 魏志 *Oueï-tche* nous apprend ce qu'il advint de ces œuvres d'art. (Biographie de 董卓 Toung Tchô) : " l'usurpateur Toung Tchô (sur leq. voir Mayers, No. 687) en brisa dix avec sa massue, ainsi que la cloche (鍾鐻), pour en faire de petites sapèques." Les deux autres auraient été détruites plus tard par Fou-kien, lorsque ce rebelle entra en vainqueur à Tch'ang-an, la capitale d'alors (cf. Mayers, No. 141).

(8)—De ces deux hauteurs le *T'aï-chan* est la plus célèbre, elle est située à cinq *li* au nord de T'aï-an-fou, province du Chan-toung. C'est l'orientale des *Ou-yô* ou cinq montagnes sacrées.

(9)—Le *Che-ki*, livre VI, mentionne un certain 徐市 Siu Che qui adressa à l'empereur un mémoire dans lequel il disait " qu'il y avait

dans la mer trois montagnes (iles) surnaturelles (三神山) appelées 蓬萊 P'oung-laï, 方丈 Fang-tchung et 瀛洲 Yng-tchéou, habitées par des génies," il demandait en conséquence à aller à leur recherche avec des jeunes gens et des jeunes filles (童男女.) L'empereur accéda à cette demande et envoya l'explorateur, accompagné de plusieurs milliers de jeunes compagnons, à la recherche des génies. 發童男女數千人入海求僊人" (*Che-ki* loco citato.) Il faut sans doute voir là une tentative de colonisation d'un pays jusqu'alors peu connu, peut-être même de quelque iles du Japon (cf. Mayers, No. 647.)

Yuan Tseu-ts'aï n'a pas seulement emprunté des idées ou des expressions à la théologie, il lui a de plus décoché des traits mordants et satiriques qui l'eussent impitoyablement fait chasser par Platon de la République idéale de ce philosophe. Cependant, sans imiter Socrate qui combattait la religion même de l'Etat, renversait le culte héréditaire et paternel, il semblait plutôt suivre Aristhophane et s'en prenait à la théologie publique, à la religion populaire : pour lui, modèle du lettré, la doctrine de Confucius était chose sacrée, mais la religion du *profanum vulgus*, le bouddhisme, il la haissait et ne cessait de la ridiculiser. " Je n'aime pas la doctrine de Fô (Bouddha], a-t-il dit maintes fois*." Il ne croyait pas à ces dieux contemplatifs à larges oreilles, à bouche béante, à ventre rebondi, et se moquait ouvertement des marques de respect dont ils étaient l'objet :

可笑世間人　卒竟歸渺茫
紛紛仙佛供　風影不可控
修煉既身勞　果然呼既來
禮拜亦頭痛　一笑吾從衆

Il est risible que tous les hommes, en ce monde,
Aillent en foule adorer les génies et le Bouddha :
Pratiquer l'ascétisme fatigue le corps ;
Se prosterner selon les rites fait mal à la tête :
En somme, toutes ces choses là sont des tromperies ;
On ne peut pas saisir à l'ombre du vent†.
Si vraiment les dieux venaient quand on les appelle,
Avec un éclat de rire je suivrais la foule.

Les ministres du culte bouddhique avaient naturellement part à ce mépris ; Yuan ne les ménageait point, quoique cependant

---

* 余不喜佛法 *Souei-yuan-che-houa*, livre III.

† *i.e.*, les dieux ne sont ni tangibles ni visibles, donc ils n'existent pas plus que le vent n'a d'ombre ; figure hardie des plus irrévérencieuses à l'égard du Bouddhisme.

il aimât mieux les saluer que se prosterner devant Fô; il se plaisait à citer ces vers d'un de ses collègues en poésie :

逢僧我必揖　　拜佛佛無知
見佛我不拜　　揖僧僧現在

Lorsque je rencontre un bonze, je ne manque pas de le saluer ;
(Mais) quand je vois une statue du bouddha je ne me prosterne pas :
Si on se prosterne devant Fô, celui-ci n'en sait rien ;
Si on salue un bonze, celui-ci est là (pour vous répondre)*.

Lorsque Yuan alla au *T'ien-t'aï-chan*, les bonzes de tous les temples sonnèrent les cloches et frappèrent du tambour, et invitèrent le poëte à "se prosterner devant Fô, à rendre ses devoirs au Bouddha" (禮佛), "mais, dit Yuan, je ne m'en souciais nullement 余不奈煩."

Notre poëte est généralement sobre de détails géographiques : ignorant, comme tout bon chinois, des pays étrangers et des choses du dehors, il ne pouvait parler que de l'empire chinois ; le champ, il est vrai, est vaste, et les lieux célèbres dont les noms eussent pu charger ses vers sont en grand nombre. Yuan a su faire un usage judicieux de ces ornemens poétiques et n'a pas mérité les reproches spirituels que Boileau adressa naguère à certains versificateurs de son temps :—

Irai-je dans une ode, en style de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe . . . †

Non certes : chez lui, la géographie n'est pas un *vain placage*, et, comme dans Horace, elle a sa raison dans la nature des idées qui l'amènent, des sentimens qui s'y mêlent : souvent c'est l'expression d'un souvenir personnel et vif des lieux, de l'attachement qu'il a conservé pour sa province et sa ville natale. Ainsi il a dit :—

前年人去漁陽道
今日烏啼白門曉
同是天涯飄泊身

Il y a un an j'ai passé par la route de Yu-yang‡ ;
Aujourd'hui (j'entends) le corbeau croasser dès le matin à Pô-meun§,

* *Souei-yuan-che-houa*, libre XIV.
† Boileau, Satire IX.
‡ Nom de chef-lieu d'arrondissement de Ki-tchéou, province du Tche-li, sous les Ts'in et les 'Han, et resté le nom littéraire et poétique de cette ville.
§ Un des noms littéraires de Nanking ; *Yu-yang*, ville du nord, fait opposition avec *pô-meun*, ville du sud.

Les hommes sont comme les hirondelles, il sont toujours errants ça et là*.

Et ailleurs :

飛鳥猶知戀故都
我來必欲別西湖

L'oiseau qui s'envole semble avoir de l'affection pour son ancien nid :
Aussi viens-je dans le dessein de voir le Si-'hou avant mon départ†.

L'astronomie a peu de place dans les vers de Yuan Tseu-ts'aï : sans doute les noms de la lune, des constellations du Berger et de la Fileuse‡ et de quelques étoiles connues, apparaissent ci et là, mais il semble que cette science n'était pas familière au poëte. Elle revêt chez lui un caractère un peu astrologique : les saisons, les fêtes de l'année, les phénomènes, voilà les rares éléments auxquels Yuan a recours.

La dernière classe d'ornements poétiques, la plus attrayante et la plus habituelle c'est celle des traits descriptifs, parsemés à tout instant : Yuan ne cesse jamais de peindre et ses coups de pinceau sont toujours brillants, vifs et précis ; j'oserai appliquer à la manière descriptive du poëte, ce que mon savant et regretté maître, M. Patin, disait si excellemment de celle d'Horace : "Jamais il ne décrit pour décrire ; il n'est jamais long, il s'en faut de tout, minutieux dans ses descriptions . . . Le plus souvent une épithète caractéristique, d'autres fois un petit nombre de circonstances, choisies parmi les plus frappantes, rangées dans l'ordre qui les découvre à une observation rapide, groupées de telle sorte qu'elles révèlent l'idée de l'ensemble, et que le tableau, ébauché par le poëte, s'achève dans l'esprit du lecteur, voilà la vraie, la grande description d'Horace. Cette description est toute passionnée, animée par un sentiment vif des scènes qu'elle reproduit, par l'amour de quelques lieux préférés, par le goût de la nature champêtre et de la vie rustique§."

---

* Fragment du 新燕篇, livre II.

† Le *Si-'hou* est un lac célèbre qui baigne les murs de Hang-tchéou où comme on le sait, Yuan Tseu-ts'ai avait vu le jour (留別杭州故人.)

‡ Sur la légende du Berger et de la Fileuse voir *Journal Asiatique* de Paris, *Miscellanées chinois.*

§ *Coup d'œil général sur Horace et ses œuvres.*

Je ne citerai que deux ou trois passages au hasard :

聞我書聲息　今年苦風雨
四面老農來　瓦苗猶未栽
壯者負犁鋤　聞公讀書聲
衰者穿麻鞋　毋乃畢茂才
孩者戴蓬累　受其性與識
勞者擔薪柴　蚤言如嬰孩
邀我大樹下　各贈一杯酒
懷抱一齊開　縱橫臥莓苔

Apprenant que l'on ne m'entendait plus lire à haute voix,
De toutes parts arrivent les vieux laboureurs ;
Les hommes faits portent le râteau et le soc de charrue sur l'épaule ;
Les vieillards ont mis des souliers de chanvre ;
Les enfants sont coiffés de larges chapeaux de paille coniques*,
Les travailleurs portent des fagots appendus à de longs bambous :
Tous m'invitent à me rendre sous les grands arbres,
Pour que nous ouvrions là mutuellement nos cœurs :
" Cette année, (disent-ils), on a souffert du vent et de la pluie :
" Les bonnes pousses n'ont pas encore été plantées.
" En vous entendant lire à haute voix,
" Nous sommes sûrs que vous arriverez à être bachelier†."
J'aime leur nature véritablement sincère,
Et les paroles qu'ils disent comme de petits enfants ;
A chacun je fais don d'une tasse de vin ;
Tous alors en long et en large, s'étendent sur la mousse‡.

朝來何所戲　剪紙作衣裳
持筆塗丹黃　雖不中矩度
暮來何所爲　亦頗具倡旁

Quand venait le matin, avec quoi jouait-elle ? §
Elle prenait un pinceau et barbouillait des couleurs (sur du papier);
Lorsqu'arrivait le soir, que faisait-elle ?
Elle découpait du papier avec des ciseaux pour faire des vêtements :
Bien que ceux-ci ne fussent pas faits selon les règles,
Ils avaient néanmoins beaucoup de tournure.

---

* 蓬累 *P'oung-lei*, chapeau de paille de forme conique.
† 茂才 ou 秀才, bachelier.
‡ 隨園雜興, *Recueil*, livre VI.
§ Extrait de la pièce 哭阿瓦, Elégie sur la mort de sa fille A-léang qu'il perdit à l'âge de cinq ans (livre XX.)

翁舒治書齋　　臣恐道勝常
古玩堆琳瑯　　一坐不肯起
兒偶遊其中　　看翁治文章

Son père* se plaisait une fois à mettre en ordre son cabinet de travail,
A empiler les bibelots à côté des bijoux.
L'enfant vint par hasard se promener au milieu de ces objets.
"C'est plus beau que d'ordinaire, dit-elle souriante !
Et s'asseyant, elle ne voulut plus s'en aller,
Regardant son père ranger des compositions littéraires.

VI.

Les œuvres de Yuan Tseu-ts'aï ont été réunies, comme il a été dit plus haut, à celles d'un certain nombre de ses disciples, parens et amis, membres de l'Académie du *Soueï-yuan*, et ce recueil considérable (il comprend huit 套 *t'ao* ou volumes) a été publié sous le titre de 隨園三十種 *Soueï-yuan san-che-tchoung*, les trente espèces d'ouvrages du jardin de Soueï. Voici la liste des principaux écrits dûs au pinceau même de notre littérateur.

小倉山房文集 *Siao-ts'ang-chan-fang-ouen-tsi*, Recueil de littérature de la maison sise sur la colline du grenier, en trente-cinq livres. On y trouve des poésies irrégulières, des épitaphes, des inscriptions funéraires, dos biographies d'hommes célèbres du temps, des lettres, préfaces d'ouvrages, récits, dissertations, élégies, plaintes déposées devant les tribunaux, etc.

小倉山房詩集 *Siao-ts'ang-chan-fang-che-tsi*, Collection des poésies de la maison . . . etc. . . . en trente-sept livres plus deux livres de supplément (附續集).

小倉山房外集 *Siao-ts'ang-chan-fang-ouaï-tsi*, Recueil extérieur de la maison, etc. . . . Il renferme en huit livres des rapports et mémoires au trône, des préfaces, lettres, etc.

小倉山房尺牘 *Siao-ts'ang-chan-fang-tch'e-tou*, Recueil des lettres de la maison, etc. . . . on y lit toute l'élégante et raffinée correspondance de Yuan Tseu-ts'aï avec les mandarins et lettrés de son époque (10 livres).

袁太史稿 *Yuan-ts'aï-che-kao*, Brouillons du Préfet Yuan. Dans cette partie ont été réunies par un de ses disciples, ses thèses pour le Baccalauréat, la licence et le doctorat : ce sont, selon l'usage, des amplifications de textes tirés des classiques.

* *i.e.* le poëte lui-même. Extraits de la même Elégie que précédemment.

隨園詩話 *Souei-yuan-che-'houa*, paroles de *Souei-yuan* sur la poésie. Ce sont les jugements, opinions, critiques de Yuan Tseu-ts'aï sur la poésie en général, les œuvres poétiques et mille autres sujets variés (16 livres); beaucoup de notes écrites sur sa propre vie y ont été rangées.

隨園補遺 *Soueï-yuan-pou-y*, Supplément aux paroles sur la poésie ; suite du recueil précédent (10 livres).

隨園隨筆 *Soueï-yuan-souei-pi*, Morceaux écrits ou courant du pinceau : essais sur les Canoniques, les historiens, l'administration; les examens, les Rituels, la poésie, la chiromancie, etc. (28 livres).

隨園食單 *Soueï-yuan-che-tan*, Menus de Soueï-yuan. C'est un vrai manuel de cuisine où sont données les meilleures recettes pour préparer les principaux plats chinois. Yuan Tseu-ts'aï nous a divulgué ainsi les secrets des mets fins et délicats qu'il offrait aux palais exercés et compétents des membres de l'Académie de Soueï-yuan. A en juger par ce petit livre, Yuan Tseu-ts'aï n'était pas seulement un littérateur distingué mais encore un gourmet de première classe.

Telles sont les principales œuvres de Yuan Tseu-ts'aï*. Parmi celles de ses disciples, dont il sera parlé plus longuement ailleurs, je citerai une collection de contes, petites nouvelles, faits divers et fantastiques, intitulée 子不語 *Tseu-pou-yu*, c'est-à-dire "choses dont Confucius n'a pas parlé." Dans ces morceaux, composés par les membres de l'Académie de Soueï-yuan entre deux joûtes de poésies ou deux discussions littéraires, on reconnait souvent les idées et le style de Yuan Tseu-ts'aï lui-même.

---

* Le 江寧府志 *Kiang-ning-fou-tche*, Description de la préfecture de *Kiang-ning* ou *Nanking*, cite, au livre LIV, parmi les œuvres littéraires des gens originaires de l'ancienne capitale du sud, ou y ayant résidé, un ouvrage intitulé 江寧縣新志 *Kiang-ning-chien-sin-tche*, nouvelle description des districts de Kiang-ning (Nan-king) et attribué à Yuan Tseu-ts'aï—La même Description donne au livre XLII (chap. IX des hommes célèbres), en une page, une biographie de notre poëte : c'est le résumé de l'article que lui a consacré Li Yuan-tou dans son Encyclopédie biographique. Le compilateur du *Kiang-ning-fou-tche* ne donne pas toutefois la vraie raison du retour de Yuan du Chan-si : il se borne à dire "qu'il revint à cause de la mort de son père, et s'établit à Nan-king où il fit un jardin."—Dans la liste chronologique de tous les fonctionnaires qui ont passé par la préfecture et y ont exercé des charges, (秩官表 livre XXII), je lis les lignes suivantes : "Originaire de Ts'ien-t'ang du Tche-kiang, docteur, il entra au Han-lin-yuan et devint Chou-ki-che en passant par l'examen Houng-pô," c'est une erreur puisque, ainsi qu'on l'a vu plus haut, il ne réussit pas à ce concours.

Il est au moins probable, sinon certain, que la plupart ont été retouchés par le maître. Une autre série assez curieuse est celle qui porte le titre de 女弟子詩 *Niu-ti-tseu-che*, poésies des disciples-femmes (de Yuan Tseu-ts'ai): ce sont les productions des personnes du beau sexe qui, séduites et enchantées par le talent du président du Souei-yuan, tentèrent de suivre ses traces glorieuses: quelques-unes des ces pièces sont bien écrites et gracieuses, elles méritent d'être lues. Ces poésies, classées en six livres, sont précédées de détails biographiques sur les "*bas bleus*" à qui nous les devons.

CHOIX DE POÉSIES DE YUAN TSEU-TS'AÏ.

I. 寒夜 *La nuit froide**.

寒夜讀書忘却眠　　美人含怒奪燈去
錦衾香燼鐙無烟　　問郎知是幾更天

Dans la nuit froide, la lecture m'a fait oublier l'heure du sommeil:
Les parfums de ma couverture dorée (1) se vont évanouis, le foyer ne fume plus:
Ma belle amie, contenant à peine sa colère, vient de m'arracher la lampe,
En me demandant: Savez-vous quelle veille il est?

Note.

(1) Les élégants chinois ont accoutumé d'imprégner de parfums subtils, avant le coucher, leur lit et leurs couvertures.

II. 元旦 *Le matin du jour de l'An*†.

爆竹隣家響未終　　千樹梅花迎我笑
開門賀客已匆匆　　三朝文獻有誰同
天晴好着黃綿襖　　諸公莫羨衰顏老
叔老都成白髮翁　　昨飲屠蘇臉尚紅

Dans les maisons voisines le bruit des pétards n'a pas encore pris fin:
J'ouvre ma porte et une foule de visiteurs se précipite pour me féliciter.

---

* Recueil des Poésies, livre VI.
† Recueil, livre XXXVI.

Le temps est beau et l'on peut se réchauffer au soleil (1);
Mes serviteurs ont vieilli et sont devenus des vénérables à cheveux blancs ;
Mille pruniers (2) en fleurs m'accueillent par leurs sourires :
Sous les trois derniers empereurs (3), qui peut m'être comparé en littérature !
Mes amis n'admirent pas (aujourdhui) mon visage flétri par la vieillesse ;
Hier, en effet, j'ai bu du *Tou-sou* (4) et j'ai les joues encore rosées.

Notes.

(1) Litt., *on peut endosser la tunique de coton jaune ;* allusion à un fait rapporté par l'ouvrage intitulé 玉露 *Yu-lou*, Rosée de Jade : "何斯舉 *Hô-sse-kiu* dit : pendant plusieurs décades du premier mois, la pluie et la neige n'avaient cessé de tomber : tout-à-coup le ciel s'éclaircit et il fit beau, le vieillard et la vieille femme s'adressèrent de mutuelles félicitations en disant : "黃綿襖子出矣 la tunique de coton jaune vient d'apparaître." 'Hô Sse-kiu fit à ce sujet le vers suivant :

日暖如著黃綿襖

on sent la chaleur du soleil comme si l'on avait mis la tunique de coton jaune (*i e.* il fait chaud). (Cité par l'Encyclopédie 淵鑑類函 *Yuan-kien-leï-'han* livre II, p. 17). La première source de cette expression serait une phrase du 幼學古事 *Yeôu-chiô-kou-che*, livre V : "Un hiver, un certain mendiant n'avait pas de vêtements : il se plaça sous les rayons du soleil et s'écria : "Voilà, j'ai maintenant une tunique de coton jaune !"

(2) Le 梅 *meï* est le 臘梅 *là-meï* (quelquefois le poëte n'écrit que 臘 *là* tout court), *Chimonanthus fragrans*, prunier du XIIe mois, car en Chine, ses fleurs apparaissent toujours en hiver (*Botanicon Sinicum* by E. Bretschneider, *Journ. of the N.-C. Bran. As. Soc.* p. 64).

(3) Yuan T'seu-ts'aï vit les règnes de K'ang-chi, Young-tcheng et K'ien-loung.

(4) 屠蘇 *T'ou-sou* : "C'est, dit l'Encyclopédie *Yuan-kien-leï-'han*, livre XVII, p. 6, le nom des habitations rustiques en paille que les ermites taoistes se construisaient dans la solitude. Il y avait une fois un homme qui habitait une de ces demeures, et qui, chaque année, dans la nuit du dernier jour de l'année (除夜) donnait à ses voisins une espèce de drogue qu'il leur enjoignait de jeter dans un puits. Au jour de l'an, on puisait de l'eau dans ce puits et on en mettait dans un vase avec du vin, puis tous buvaient ce breuvage. Ainsi on évitait la peste et les maladies. De nos jours on a trouvé cette prescription mais on ignore les noms et prénoms de cet individu, le nom seul de *t'ou-sou* est resté à ce breuvage."

III. 楊花 *Fleurs du saule.*

楊花與雪花　　不管是何家
一樣無心緒　　隨風但吹去

Les fleurs de saule sont semblables aux flocons de neige :
Comme eux elles n'ont point d'intention arretée ;
Elles ne se soucient pas de savoir où elles se reposeront :
Elles suivent seulement le vent qui les entraine.

Note.

Comparez la pièce suivante du poëte français Arnault :

De ta tige détachée
Pauvre feuille désséchée,
Où vas-tu ?—je n'en sais rien :
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien,
De son inconstante haleine,
Le Zéphyr ou l'Aquilon
Depuis ce jour me promène
De la montagne au vallon,
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

IV. 枯葉 *La feuille sèche.*

草木在人間　　枯葉懸高枝
去來有時節　　自覺無顏色

Les plantes et les arbres qui sont en ce monde,
Ont un temps marqué pour vivre et pour mourir
La feuille sèche jette un regard de regret vers la haute branche (1)
Elle sent elle-même qu'elle n'a plus sa couleur (primitive) (2).

Notes.

(1) D'où elle est tombée.
(2) Elle est tout ensemble honteuse et pleine de regrets d'être désséchée et jaunie.

V. 落葉 *La chûte des feuilles.*

落葉如人老　　都從霜下落
依依懸夕曛　　必有後先分

Les feuilles qui tombent rappellent la vieillesse de l'homme :
Avec regret elles jettent un regard d'amour vers le soleil couchant ;
Toutes sans exception doivent leur chûte au givre,
Mais cependant on peut distinguer l'ordre dans lequel elles périssent (1).

Note.

(1) Je suis obligé de paraphraser un peu le dernier vers pour en rendre le sens.—L'idée philosophique indiquée par les deux derniers vers est *que tous les hommes doivent mourir mais qu'ils ne meurent pas tous au même âge.*

VI. 丙辰元旦 *Le matin du jour de l'an Ping-tch'en (mardi 9 février* 1796.)

I.

八十又添一　賀客誰投刺
新君正紀元　梅花代管門
恩逢千叟宴　老妻梳白髮
身歷四朝尊　手自弄粉盆

II.

六十年前事　冉冉浮雲過
回頭似在旁　重重春夢長
一鞭行萬里　滄桑何處問
三策試明光　只問濡頭霜

I.

A quatre vingts (ans) vient de s'ajouter encore un (1):
C'est juste la première année du nouveau prince.
J'ai joui du bienfait d'assister au banquet des vieillards (2),
Et j'ai eu l'honneur de traverser moi-même les règnes de quatre princes (3).
Quel visiteur, venu pour me féliciter, a jeté cette carte ? (4)
A ma place les fleurs du prunier (5) gardent ma porte :
Ma vieille épouse peigne ses cheveux blancs,
Et de ses mains prépare le bassin d'huile de lin (6).

II.

Les événements de ces soixante dernières années,
Semblent être à mes côtés quand je tourne la tête.
La cravache à la main j'ai parcouru dix mille *li* :
Trois fois j'ai passé l'examen du Palais (7).
Tous ces souvenirs s'en vont lentement comme des images,
Peu à peu ce rêve agréable (8) s'allonge encore :
En quel lieu m'informerais-je des choses d'antan ? (9)
Je ne puis m'adresser qu'au givre qui couronne ma tête.

Notes.

(1) Le poëte venait d'avoir 81 ans. "C'était la première année du règne du Kia-king (note chinoise)."

(2) Litt., le banquet des mille vieillards. Ce fut, jusqu'au règne de Kia-king, une ancienne coutume à la Cour de Chine de donner un festin, chaque année, à tous les vieillards de l'empire. Le même jour l'empereur leur distribuait des étoffes de soie et de satin (Encyclopédie *Yuan-kien-leï-'han*, livre CLXI, où l'on trouve un bon résumé historique de cet usage). Cette coutume remonte à une haute antiquité : il en est déjà fait mention dans le 禮記 *Li-ki* (trad. Zottoli, p. 739): 食三老五更於大學 Conviviari tribus senibus et quinque expertis in majore gymnasio." A cette heure elle est désuitée.

(3) *i.e.* K'ang-hi, Young-tcheng, Ki'en-loung, Kia-king.

(4) Litt., 投刺 a jeté cette épine. L'explication de cette expression est donnée par le 幼學須知 *Yéou-chiô-siu-tché*, en note : "Les anciens n'avaient pas de papier ; ils écrivaient leurs noms avec une épine, sur une tablette de bambou." 刺 *ts'eu* épine, est donc devenu "*carte de visite écrite avec une épine*" et 投刺 est resté avec le sens de "remettre une carte de visite" 具名帖, (*Yeòu-chio* . . . . 人事). Je lis dans le 梁書 *Léang-chou*, 諸葛璋傳 Biographie de Tchou-kô Kiu : "Un certain 江祀 *Kiang Sseu* recommanda Kiu à l'empereur Ming-ti en disant : Kiu est pauvre, observe le *taô*, etc. . . . . il n'a jamais remis de carte de visite aux Ministres d'Etat 未嘗投刺邦宰 (*i.e.*, il ne cherche pas à arriver en flattant les grands).

(5) Le *Lâ-meï* ou *Chimonanthus fragrans*.

(6) J'ai trouvé deux explications à cette expression 粉盆 *Sin-p'eun*, bassin d'huile de lin. D'après le 歲時雜記 *Soueï-che-tsâ-ki*, Mélanges divers sur les saisons et fêtes de l'année, le soir du dernier jour de l'année on fabrique des chandelles de graines de chanvre (黃子), que l'on plante ensuite dans le résidu épais obtenu après la fabrication du *Hou-ma-yéou* ou *huile de lin*. On allume ces chandelles le matin du jour de l'An.—D'après le 月令通考 *Yué-ling-t'oung-k'aô*, Examen général des fêtes et coutumes de l'année, ce serait le nom du bassin dans lequel, le dernier jour de l'année, on brûle, à l'aide de fagots de sapin, les images fanées des dieux lares (on sait qu'au jour de l'an il est d'usage d'en collers de neuves sur les murs) 除日送舊神焚松柴謂之粉盆. Cf. Dictionnaire de K'ang-hi, *sub voce*.

(7) L'examen présidé par l'empereur, qui a lieu dans la salle du Palais appelée 光明殿 *Kouang-ming-tien*. (Cf. Mayers, *Chinese Government*). Le poëte a écrit ici 明光 *Ming-kouang* pour la rime.

(8) Litt. 春夢 *Tch'oung-moung*, rêves du printemps. "Le poëte Sou Toung-pŏ, des Soung, devenu vieux, passait un jour, portant un 大瓢 *Tà-piaô* ou portion de bambou fichée dans un bâton et formant une sorte de grande cuillère, dans les environs de 昌化 *Tch'ang-'houâ* (Yun-nan), en chantant dans les champs. Une femme de 70 ans, qui apportait aux travailleurs leur pitance (饁婦) dit : "Seigneur, les richesses et les honneurs d'antan ont été comme un rêve printanier ! 昔日富貴一場春夢." Le poëte l'approuva 然之. Les gens du village appelèrent cette femme 春夢婆 la vieille des rêves printaniers. (Le 侯鯖錄 cité par le thesaurus *P'eï-ouen-yun-fou*, livre LX, p. 8).

Sou Toung-pô a dit lui-même quelque part :

人似秋鴻來有信
事如春夢了無痕

Les hommes ressemblent aux grues d'automne dont la venue est toujours annoncée :
Les événements sont comme les rêves du printemps, qui s'évanouissent sans laisser de traces.

(9) *Choses d'antan*, litt., 滄桑 *Ts'ang-sang*, le mer et les mûriers, cataclysmes de la nature. D'après le 神仙傳 *Chen-sien-tchouan*, Biographies des Génies, la fée 麻姑 *Mâ-kou* dit à son frère 王方平 *Ouang-fang-p'ing* : "Depuis que je vous sers j'ai vu trois fois le 東海 *Toung-hai*, Mer Orientale, transformée en 桑田 *Tang-tien*, champs de mûriers. Je viens d'aller à l'île de *Poung-lai*. L'eau est en moindre quantité que par le passé : elle a un peu diminué. Est-ce-que la mer va de nouveau se changer en une colline ou une plaine ?" Fang-t'ing répondit : "La Mer Orientale va de nouveau soulever du sable (*i.e.*, se dessécher)." Voir le *Yuan-kien-leï-'han*, livre XXXVI, p. 7 ; cf. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, p. 148, No. 471.

APPENDICE.

*Note sur l'examen Pô-chio 'Houng-ts'eu**.

Le nom de cet examen, 博學鴻詞, signifie *vastes études et pompeuses expressions*. Quelque fois on le trouve abrégé sous la forme de 鴻博 *'Hung-pô*†.

L'institution de ce concours semble remonter fort loin car il en est déjà fait mention la dix-neuvième année 開元 *K'ai-yuan* des T'ang (732): le célèbre encyclopédiste Ma Touan-lin cite deux lettrés qui réussirent à cet examen et parvinrent à de hautes dignités : 鄭防 *Tcheng Fong* et 陶翰 *Taô 'Han*. De nombreux hommes d'Etat et de lettres passèrent par cette filière : tels 裴度 *P'ei Tou*‡, le poëte 劉禹錫 *Lèou Yu-si*§, 陸贄 *Lou Tche*‖, dont les rapports sont restés des modèles de style officiel, etc.

Sous les Soung, un décret de la deuxième année 紹聖 *Chaô-cheng* (1095) ordonna une session du Pô-chio 'Houng-ts'eu :

* D'après le grand ouvrage sur les études intitulé 中樞敎考, l'encyclopédie 文獻通考 de Ma Touan-lin, l'encyclopédie 玉海, le petit manuel des examens 學考, etc.

† Voir mes *Instructions familières du Dr. Tchou Pô-lou*, Notice sur la vie et les œuvres du Dr. Tchou Pô-lou, p. 7, à la note.

‡ Mayers, *Manual*, No. 564.

§ Mayers, No. 423.

‖ Mayers, No. 435.

mais il parait qu'à cette époque on recherchait plus l'élégance pompeuse du style (文詞) que le vrai savoir (寔學), et les savants ne voulaient pas se présenter pour concourir. Les *Yuan* et les *Ming* ne suivirent pas les traces des dynasties précédentes à cet égard et sous leur domination il n'y eut pas de session. K'ang-hi en décréta une la 16e année de son règne (1677): cent quarante-trois candidats se présentèrent, cinquante seulement furent reçus. Les *élus* entrèrent au *Han-lin-yuan* et au Neï-kô. Un nouvel examen eut lieu la première année K'ien-loung (1736): sur cent soixante-seize candidats, quinze furent admis au Han-lin-yuan. Cinq, rangés dans la première classe, furent nommés 編修 *pien-siéou*, les dix autres, formant la deuxième classe, devinrent 檢討 *Hien-t'ao* et 庶吉士 *Chou-ki-che*.

Voici comment ce concours littéraire avait lieu : l'empereur lançait d'abord un décret invitant tous les mandarins de la capitale et des provinces à recommander tous ceux qu'ils connaissaient 特詔中外諸臣各舉所知,—que les candidats fussent mandarins ou non 無論已仕未仕,—puis appelait ceux-ci à la capitale 徵詣闕下. L'empereur lui-même présidait la séance, parcourait les thèses une fois celles-ci classées par deux ou trois examinateurs de mérite, puis distribuait les charges à ceux qui avaient réussi.

Sous les Soung, les sujets donnés étaient des 詔 décrets, 序 préfaces, 表 mémoires, 頌 éloges, 記 récits, etc. Sous K'ang-hi on demanda

un 賦 *fou*, pièce de vers irrégulière,
un 序 *siu*, préface.
un 詩 *che* pièce de vers.

Sous K'ien-loung

deux 策問 *ts'o-ouen*, interrogations,
un 賦 *fou*, pièce de vers irrégulière,
un 七言排律 *ts'i-yen-p'ai-lu*, pièce en vers de sept pieds,
un 論 *loun*, dissertation.

L'empereur Young-tcheng, qui, lui aussi, avait décrété une session du *Pô-chio 'Houng-ts'eu* (sa mort l'empêcha d'avoir lieu) a défini, par les termes suivants, dans son décret d'appel, celui qui est appelé à réussir à ce concours : "品行端醇 le lettré dont la conduite est honnête, 文材優贍 dont les talents littéraires sont étendus et suffisants; 抗經蔚史 qui fait des canoniques son oreiller et des annales sa nourriture ; 殫見洽聞 qui a une perspicacité profonde et un vaste entendement ;

足稱博學鴻詞之選 pourra être appelé un homme choisi pour le *Pô-chio 'Houng-ts'eu.*" En réalité il n'en fallait pas tant pour obtenir la palme : Yuan Tseu-ts'aï, peut-être parce qu'il n'avait pu le faire, prétendait que les compositions les plus extraordinaires étaient données et que le succès n'était qu'une affaire de hasard : " il suffit, disait il, de connaître à fond le recueil d'expressions intitulé 廣事類府 *Kouang-che-lei-fou,* pour être reçu."

Les guerres et les troubles des règnes de Kia-king de Taô-kouang, de Hien-fung et de T'oung-tche nuisirent aux Belles-lettres, et depuis près d'un siècle l'épée a primé le pinceau : il n'y a plus eu de session du *Pô-chio 'Houng-ts'eu.* " De nos jours, disent les Chinois, les jeunes gens n'étudient plus que la rhétorique (八股) pour réussir aux examens réguliers qui leur ouvre à deux battants la porte du fonctionarisme et, par suite, de la fortune, et les vrais savants deviennent de plus en plus rares."

3 2044 037 4

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

WIDENER
SEP 1 0 2001
BOOK DUE
CANCELLED

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.